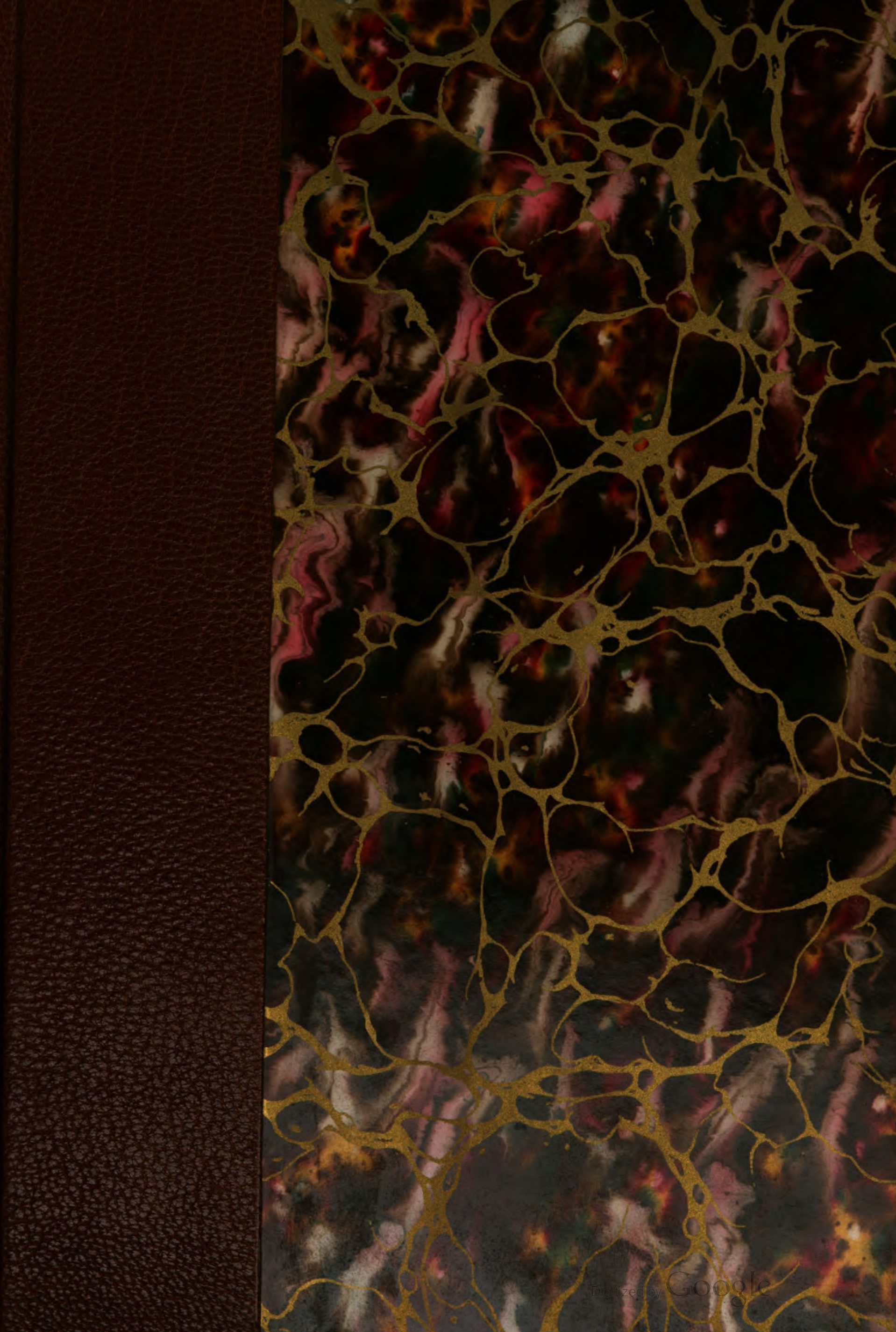
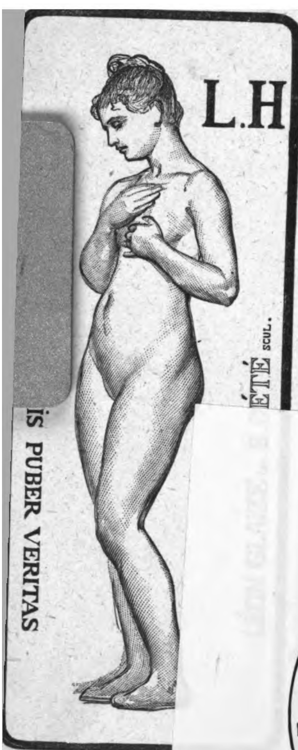



L.H
PUBER VERITAS
SCUL.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



Exemplaire de l'auteur

Léon Hennique

sur Japon, probablement unique

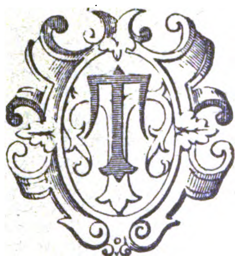
40

103-41

LÉON HENNIQUE

L'ARGENT D'AUTRUI

COMÉDIE EN TROIS ACTES



PARIS
TRESSE & STOCK, ÉDITEURS
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

—

1894

L'ARGENT D'AUTRUI

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre national de l'Odéon, le 9 février 1893.

DU MÊME AUTEUR

Élisabeth Couronneau, roman.
La Dévouée, roman.
L'accident de M. Hébert, roman.
Les soirées de Médan, nouvelles, en collaboration avec MM. E. Zola, G. de Maupassant, J.-K. Huysmans, H. Céard, P. Alexis.
Deux nouvelles.
Benjamin Rozes, nouvelle.
Pœuf, nouvelle.
Un caractère, roman.

THÉATRE

Les hauts faits de M. De Ponthau.
Pierrot sceptique, avec M. J.-K. Huysmans.
L'Empereur Dassoucy, trois actes, en vers, avec M. Godde.
Jacques Damour, un acte, tiré de la nouvelle de M. E. Zola.
Esther Brandès, trois actes.
La mort du Duc d'Enghien, trois tableaux.
Amour, drame en trois parties.
La menteuse, comédie en trois actes, avec M. Alphonse Daudet.

LÉON HENNIQUE

L'ARGENT D'AUTRUI

COMÉDIE EN CINQ ACTES



PARIS

TRESSE & STOCK, LIBRAIRES-ÉDITEURS
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
Palais-Royal

1894

PERSONNAGES

HENRI LAFONTAS	MM.	RAMEAU.
MONSIEUR TAMISEY		CORNAGLIA.
UN INCONNU.		ALBERT LAMBERT.
ABEL		PAUL VEYRET.
BERTIN.		JANVIER.
GUILLAUME DAVANNES. . . .		GARRAUD, FILS.
ÈDOUARD DAVANNES		PAUMIER.
PIERRE DAVANNES.		DARRAS.
GEORGES.		FORDYCE.
MATAGRIN		BERTHET.
UN MÉDECIN.		DUPARC.
UN PRÊTRE		JAHAN.
UN CAPITAINE.		CHATAIGNIER.
1er VIEUX MONSIEUR.		BUARD.
2e — —		POUGIN.
UN ARCHITECTE.		DALTOUR.
1er CLIENT		FRANGIER.
2e —		ALEXANDRE.
3e —		JANDIOT.
UN GARDE MUNICIPAL		PROSPER.
UN GARÇON DE BANQUE . .		FOURNIER.
UN INDIVIDU. . . . . , .		LECOINTE.
1er COURTIER.		BARDY.
2e —		NATOIRE.
KATE		MISS CALHOUN.
CATHERINE.	Mmes	LUCIENNE DORSY.
UNE VIEILLE DAME		SOLESMES.
UNE FEMME DE CHAMBRE .		NOÉMIE.

Gens de bourse, clients.

A MON CHER ET VIEIL AMI

OCTAVE MIRBEAU

Cordialement.

L. H.

L'ARGENT D'AUTRUI

ACTE PREMIER

Une salle à manger, très simple. Au fond, porte vitrée donnant sur une boutique de mercerie A droite. une cheminée : pendule, vases, bougeoirs ; puis une deuxième porte. A gauche, porte encore, et après la porte, un buffet. Sur le buffet, des tasses, quelques bouteilles, une pile de serviettes. Au milieu de la pièce, sous une suspension allumée, table ronde. Une nappe pliée sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE, ABEL.

Catherine, bien mise, bien coiffée, comme les dames de magasin, est assise contre la table, pelotonne de la laine ; et Abel, son fils, garçon d'une quinzaine d'années, en blouse grise, ceinturon, l'uniforme des écoles chrétiennes, lui tient un écheveau.

CATHERINE.

Lève un peu plus la main gauche. Bon !... Où en étions-nous, Abel ?

ABEL.

Je te racontais que les frères jouent avec leurs élèves, pendant les récréations.

CATHERINE.

Aux barres ? à la balle ?

ABEL.

A tous les jeux.

CATHERINE.

Dis donc, mais ils ont des robes, les frères ! Ça doit les gêner pour courir.

ABEL.

Non, maman. Il y en a même un, le frère Théodore, si tu le voyais ! Je galope vite, du moins on prétend que je galope vite à la pension, eh bien, en trois enjambées, il est derrière mon dos.

CATHERINE.

Je le connais ?

ABEL.

Peut-être.

La pendule sonne.

CATHERINE.

Déjà huit heures et demie ? Hop ! rends-moi mon écheveau et mettons la table.

ABEL, *aidant sa mère à déplier la nappe.*

Je suis content de prendre du thé ce soir, et de rentrer une heure plus tard que d'habitude.

CATHERINE.

Et moi très satisfaite que tu sois content, Abel.

ABEL.

Le supérieur n'a pas été trop chien, quand tu lui as demandé ?...

CATHERINE.

Si, d'abord; mais à la réflexion, parce que tu es un élève modèle, il s'est laissé attendrir. Donne les tasses.

ABEL, obéissant.

On sera sept ?

CATHERINE.

Oui, sept. Toi, moi, monsieùr Lafontas notre locataire, et quatre amis à lui, ses associés, les messieurs Davannes.

ABEL.

Il est comme il faut, monsieur Lafontas.

CATHERINE, souriant.

Tu l'as remarqué ?

ABEL.

Tiens !

CATHERINE.

Voyez-vous cela !

Un court silence, durant lequel Catherine remonte la lampe de la suspension.

ABEL.

Qu'est-ce qu'il fait, monsieur Lafontas, pour avoir besoin d'associés ?

CATHERINE.

Il est à la Bourse.

ABEL.

A la Bourse ?... Et il gagne de l'argent ?

CATHERINE.

Je le suppose.

ABEL.

En ce cas, pourquoi n'a-t-il qu'une petite chambre, là-haut ?

CATHERINE, *un peu gênée, après un bref regard à son fils.*

Dame ! sans doute que la maison lui plaît. Je ne sais pas, moi ! Dans les affaires, avant de gaspiller, on réfléchit au lendemain. (*Prenant un couteau, puis le déposant sur la table.*) Le sucre, Abel.

ABEL.

Voici.

CATHERINE.

Les cuillères.

Elle les place. Un court silence.

ABEL.

Quels gâteaux y aura-t-il ?

CATHERINE.

Une brioche et des éclairs. J'ai pensé à toi.

ABEL.

C'est très bon, les éclairs. (*Se postant les mains au dos ; tandis que sa mère va chercher des liqueurs sur le buffet.*) Maman.

CATHERINE.

J'écoute.

ABEL.

Les messieurs Davannes...

CATHERINE.

Oui.

ABEL.

Est-ce qu'ils sont aussi comme il faut que notre locataire ?

CATHERINE.

Ils ne sont pas mal.

ABEL.

Pas mal... seulement ?... Alors, pourquoi les as-tu invités ?

CATHERINE, nouveau regard embarrassé.

Mais, parce qu'ils sont les amis de monsieur Lafontas. (Sur un geste d'Abel.) Je n'ai donc pas le droit d'inviter qui je veux ?

ABEL.

Si, maman.

CATHERINE.

On dirait que tu te méfies de quelque chose.

ABEL.

Moi ?

CATHERINE.

Toi. (Changeant de ton et commençant de sourire.) Et, puisque tu n'as pas tort, après tout, je préfère ne rien te cacher. Il y a en effet quelque chose.

ABEL.

Qu'est-ce ?

CATHERINE, une sorte d'hésitation dans la voix.

Ces messieurs... savent que le commerce ne va guère, et... grâce à monsieur Lafontas... ils tenteront d'assurer ton avenir et le mien.

ABEL.

En te faisant jouer à la Bourse?

CATHERINE.

Probablement.

Un court silence.

ABEL.

On a fermé une porte.

CATHERINE.

C'est monsieur Lafontas... Il descend.

SCÈNE II

LES MÊMES, LAFONTAS.

Il est joli garçon, élégant, et porte une touffe de fleurs.

LAFONTAS.

Bonsoir, Abel. (Offrant ses fleurs à Catherine.) Peut-on vous offrir cette bêtise, pour le milieu de la table?

CATHERINE.

Je crois bien. Des roses, des œillets, de l'héliotrope! Il est charmant, votre bouquet; il embaume. (Tendant la main à Lafontas.) Merci. (Elle arrache une fleur au bouquet.) Vous permettez que je vous décore?

LAFONTAS.

Parbleu ! (Pendant que Catherine orne sa boutonnière.) Je ne suis pas venu trop tôt ? Je ne dérange personne ?

CATHERINE.

Loin de déranger, vous allez nous tenir compagnie, et me rendre un service même. Je bavardais avec Abel, au moment où vous êtes entré, et il me demandait pourquoi j'ai invité les messieurs Davannes.

ABEL, gêné.

Voyons, maman...

LAFONTAS.

Et vous lui avez répondu ?

CATHERINE.

Que vous et vos amis désiriez me faire gagner de largent.

Elle se met à grouper les fleurs dans un vase.

LAFONTAS.

C'est exact. J'ai une idée superbe, qui, tôt ou tard, emplira nos poches, je le crois. Vous apprend-t-on un peu d'histoire, Abel, chez les frères ?

ABEL.

Oui, un peu.

LAFONTAS.

Je vais vous interroger alors, et vous fournir des explications sans lesquelles vous ne sauriez percer le nuage qui vous entoure. (Souriant.) Approchez. (Abel s'approche.) Avez-vous entendu parler d'un banquier nommé Law ?

ABEL.

Originaire de l'Ecosse, il vivait à Paris, au temps de la Régence, 1718.

LAFONTAS.

Bravo! Quand le roi Louis XV balbutiait à peine, n'est-ce pas? Et ce Law était plein de projets énormes, stupéfiants, capables d'enrichir tous les banquiers, tous les boursicotiers de la terre.

ABEL.

Pardon! monsieur; mais dans l'histoire que nous apprenons, il m'avait semblé que Law était un voleur.

LAFONTAS.

Fi! (Souriant de nouveau.) Votre histoire est arriérée, mon cher Abel. A bas les histoires! Les unes racontent blanc, les autres jaune; à qui entendre? Law fut au contraire un grand homme, un très grand homme en sa partie, et bien que mort pauvre, son époque est inexcusable! il avait une telle envergure, que les meilleurs financiers, depuis, ont taillé leurs systèmes sur le patron du sien. Beaucoup se sont brisés les jambes; plusieurs construisirent des palais; mais Law demeure seul initiateur, triomphant, légendaire. Est-ce que je vous intéresse?

ABEL.

Oui, Monsieur.

LAFONTAS,

A mon humble avis, Law est donc une sorte de Napoléon, le Napoléon de l'agio, intact, malgré ses défaites. Cela fit que j'entrai dans les bureaux d'un

agent de change, presque au sortir du collège. J'avais le goût de mon métier, du flair, du cœur à la besogne ; j'acquis de l'expérience ; mais... l'occasion, la volage, l'inepte occasion, celle dont j'aurais eu besoin pour devenir un Masséna ou un Davout, ne se présenta pas une fois, pas une! Il y a deux ans, je n'étais encore qu'un modeste employé comme jadis, à mon point de départ. Je fus obligé de le constater, un dimanche, et je me sentis très las, sombre, avec un poids terrible sur les épaules. Plus de famille! De ridicules appointements! Une chambre misérable! Un maigre feu de coke! De la neige, au dehors! Et j'étais jeune, ambitieux! Et j'avais le mépris des foules!... Que résoudre? Je faillis me couper la gorge.

CATHERINE, très émue.

Oh!

LAFONTAS.

A force de ressasser d'identiques tracas cependant, d'énerver mes rancunes, de soupirer, de me comparer à Pierre, à Paul, j'en arrivai à me dire que, somme toute, j'étais peut-être susceptible de m'édifier un palais, à mon tour, si par hasard, au fronton de ma destinée, certains... hiéroglyphes se trouvaient écrits. Et une idée, — l'idée dont je vous entretenais à la minute, — commença de germer en moi, laborieusement. Elle grandit, mûrit, grossit, passons. L'été venu, j'avais un plan d'affaire, de véritable affaire, prête à jouer des coudes.

CATHERINE, plaçant son bouquet au milieu de la table.

Là, regardez mon bouquet. Est-il joli?

LAFONTAS.

Admirable. (Se retournant vers Abel.) Négligeons

aussi les détails de mon plan, Abel, pour de nombreuses raisons ; et qu'il vous suffise de savoir qu'une affaire ne s'exploite pas sans aide, sans capitaux. Où les dénicher toutefois ? Je ne connaissais personne ; on m'eut ri à la figure. Or, voyez ce qu'est la chance, lorsque la chance daigne s'occuper de nous. Dare, dare, elle me procura l'aide, en me conduisant droit ici, rue du Bac, de Montmartre où je végétais, en mettant votre mère sur mon chemin, votre excellente mère, qui m'a prêté quelques billets de banque, m'a permis de m'adjoindre les Davannes, des coulissiers, dont le plus intelligent, Guillaume, a des relations enviables.

ABEL.

Et les capitaux, monsieur ?

LAFONTAS.

Parfait, Abel ! vous avez des dispositions. En effet, restent les capitaux... Mon Dieu, je ne les tiens pas, — les capitaux sont chose peureuse ! — Mais ils dorment au soleil, le temps est calme.... et je possède un habile moyen de leur tâter le pouls.

CATHERINE, avec une sorte de tristesse.

Vrai ?

LAFONTAS.

Vrai. C'est même afin de le produire, ce moyen, que je vous ai priée de recevoir les messieurs Davannes aujourd'hui, — de le produire, de bien vous l'expliquer, puis de marcher de l'avant. (Un court silence.) Voilà, mon brave ! Je vous promets une fortune. Êtes-vous plus tranquille ?

ABEL.

On n'est jamais fâché d'apprendre.

CATHERINE, elle essuie les verres.

N'importe! A votre place, moi, je ne me serais point associé les Davannes.

LAFONTAS.

Vous les jugez mal, je vous le répète.

CATHERINE.

Rien qu'à me les entendre nommer tout-à-l'heure mon fils a eu de la répulsion.

LAFONTAS.

Tant pis.

CATHERINE.

Non, vous savez, je n'ai pas confiance! Ils sont si drôlement organisés! Je vous demande un peu! l'aîné, garçon de caisse; le second, caissier; le plus jeune, un pilier de salle d'armes! directeur de la maison; monsieur Matagrin, leur oncle, commis. Et Suisses par-dessus le marché, de Genève, tous!

LAFONTAS.

Veuillez m'excuser, madame, mais c'est juste pour leur discipline, leur sens commun, leur économe et drôle organisation que je les ai choisis. C'est ça qui me les a rendus sympathiques.

CATHERINE.

Bah!

LAFONTAS.

Pierre, un sot, n'avait pas voulu s'instruire, allez! garçon de caisse! Guillaume était le mieux doué, à lui la gouverne des autres! Quoi de plus raisonnable? Les Davannes eussent-ils une arrière-

pensée contre Lafontas, d'ailleurs, quelle importance aurait-elle ? puisque notre association n'est que provisoire, ne doit me servir qu'à présenter une surface, le jour où j'aurai besoin d'une surface. Il y a seize mois que je travaille avec les Davannes, et je n'ai aucun reproche à leur adresser. Ils étaient fort timides, se contentaient de vivoter, nous avons déjà gagné cent mille francs. Eh bien, j'estime qu'ils m'en savent gré...

CATHERINE.

Je n'en crois pas un mot.

LAFONTAS.

Parole d'honneur! Et comme il me faudra un chef des ordres de Bourse, quand l'affaire sera en train, un chef des dépôts, un surveillant parmi mes employés, un homme de paille, Guillaume, Edouard, Pierre Davannes et Malagrin m'en serviront. Ainsi aurai-je des gens à moi, au lieu de me voir imposer des gardiens par le futur président de mon conseil d'administration. (D'un air détaché.) Ce sera tout bénéfice. (Un silence.) Vos préparatifs sont terminés ?

CATHERINE.

Il ne manque plus que les gâteaux. Veux-tu m'épargner une course, Abel ?

ABEL.

Volontiers, maman.

CATHERINE.

Va chez le pâtissier, il est en retard, et rapporte la commande.

Abel sort ; Catherine le regarde s'éloigner ; puis, quand la sonnette de la boutique a tinté, elle se jette dans les bras de Lafontas, où elle reste un instant heureuse.

SCÈNE III

CATHERINE, LAFONTAS.

CATHERINE.

Mon chéri! mon mignon! (Elle l'embrasse.) J'avais une envie de te sauter au cou en accrochant cette rose à ta boutonnière!

LAFONTAS.

Devant ton fils?

CATHERINE.

Devant mon fils.

LAFONTAS.

C'eût été roide!

CATHERINE.

Il y a des moments où mon cœur est fou de tendresse.

LAFONTAS.

Chère Catherine!

CATHERINE.

Hein, qui aurait cru que je me serais mise à t'aimer, moi, une veuve, sage, le matin où tu as loué cette chambre, au-dessus de ma boutique?

LAFONTAS.

A la bonne mercière! Ton enseigne n'était pas menteuse.

CATHERINE.

Tout de suite, en t'apercevant, une émotion m'avait prise. Je cousais, là, et tu entres. Tiens ! ç'a été comme si, à mon âge, trente quatre ans, malgré mes chagrins, mon défunt, malgré Abel, j'étais redevenue jeunette, et j'avais vu paraître l'homme rêvé, celui auquel pensent déjà les gamines, celui que certaines vieilles filles, elles, ont l'orgueil d'attendre jusqu'à leur mort.

LAFONTAS.

Moi, Catherine, à peine en face de toi, je m'étais dit : (Souriant et d'une voix taquine.) Pourquoi n'ai-je pas une sœur ? pourquoi n'est-ce pas cette dame ?

CATHERINE.

Méchant !

LAFONTAS.

A défaut de mieux.

CATHERINE.

Je te parle sérieusement, et tu me réponds des bouffonneries.

LAFONTAS.

Une bouffonnerie, Catherine.

CATHERINE.

Soit ! mais à présent, je vais me demander si une sœur...

LAFONTAS.

Bah ! quand elle se montre aussi peu sœur, et qu'en réalité elle est la douce amie, aimée, adorée, du mauvais plaisant à qui elle s'adresse.

CATHERINE.

Tais-toi ; tu me ferais pleurer comme une bête.

LAFONTAS.

Il ne faut pas.

CATHERINE.

C'est si bon d'être tienne, de me sentir enfin l'âme légère ! Figure-toi une malade. Elle grelottait au soleil, avait perdu l'espérance de guérir, s'étiolait, désirait vaguement, te désirait ; et la voilà bien portante, joyeuse de vivre. (Les yeux dans les yeux de Lafontas.) Cher, cher bijou... (Brusquement.) Ma foi non, je n'ai aucun remords de t'avoir prêté, donné les trente mille francs qui t'ont sorti de peine, ces trente mille francs, mon épargne, l'héritage futur d'Abel. Tu les lui revaudras.

LAFONTAS.

Je vous les doublerai, je vous les quadruplerai, vos trente mille francs ! Tu verras que je sais la banque, le tripotage, le reste ! Je suis doué pour gagner des millions, nul ne me l'ôtera de la cervelle. Tu verras ! Laisse-nous agir par exemple, les Davannes et moi, n'aie pas peur ! A la Bourse, la fin justifie les moyens. C'est ce que j'ai eu le plus de mal à comprendre.

CATHERINE.

Je n'aurais pas peur, mignon, si ton métier ressemblait aux autres, si à toute minute, dans tes confidences, des choses, des mots ne me gênaient, ne me choquaient... (Sur un geste de Lafontas.) Oui, évidemment, ils n'ont pas leur signification ordinaire, je m'avoue ignorante, il y a des financiers honnêtes, tu es, tu resteras honnête, j'y mettrais les deux mains au feu, mais...

LAFONTAS.

Mais quoi?

CATHERINE, hésitante.

C'est ton idée, ta superbe idée, qui me tracasse.

LAFONTAS.

Encore ?

CATHERINE.

Nous ne sommes donc pas heureux, toi modeste, ne cherchant point à trop gagner, et moi, sans un désir, presque ta femme?

LAFONTAS.

Nous le serons davantage, Catherine, avec de la fortune. Tu le disais toi-même, tout à l'heure.

CATHERINE.

Parce que je voyais Abel inquiet, plein de soupçons...

LAFONTAS.

Lui ?

CATHERINE.

Comment veux-tu que je sois tranquille d'ailleurs, lorsque à propos de Bourse, d'argent, chaque matin, les journaux ressassent un tas d'histoires : histoires de vols, de mensonges, de mort, de fuites au bout du monde? Prends garde, Henri! prends garde! Ne fais de tort à personne. (S'émouvant.) Tu auras des ennemis, des jaloux ; ils te tendront des pièges. Je t'aime, je serais désolée...

La sonnette du magasin tinte.

LAFONTAS.

Chut! les Davannes.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GUILLAUME, EDOUARD, PIERRE DAVANNES, puis ABEL, derrière eux, un panier à la main.

PIERRE, mal mis.

Bonsoir, la compagnie.

EDOUARD, mieux habillé, complet marron.

Madame...

Il salue.

GUILLAUME, fort bien mis, une belle canne au poing.

Nous ne nous sommes pas fait attendre?

CATHERINE.

Pas une seconde. Voici seulement mon fils, avec les gâteaux. Arrange-les sur des assiettes, Abel, pendant que je vais chercher le thé.

Elle sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins CATHERINE.

PIERRE, à Abel.

Faut-il qu'on vous aide, jeune homme?

ABEL.

Avec plaisir, monsieur.

Ils préparent les gâteaux; Guillaume, Edouard et Lafontas se rejoignent.

ÉDOUARD.

Comment a-t-elle pris la chose ?

LAFONTAS.

Catherine?

GUILLAUME.

Oui. Lui avez-vous annoncé?...

LAFONTAS.

Merci. J'aime beaucoup mieux que l'un de vous s'en charge, quand le moutard n'y sera plus.

GUILLAUME.

Bon.

ÉDOUARD.

Matagrin amènera la personne vers les dix heures.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE, une théière à la main.

A table ! messieurs. Pas de cérémonies! On se place où l'on veut. (A Guillaume qui prend sa droite, tandis que Lafontas se met à gauche.) Votre oncle nous abandonne ?

GUILLAUME.

Il viendra plus tard, madame. Je lui ai confié une mission.

CATHERINE.

Le sucre, s'il vous plaît, monsieur Lafontas.

Lafontas fait passer le sucre, et elle commence de verser du thé.

PIERRE, aspirant la vapeur qui se dégage.

Sapristi !... Ça vous chatouille la gargamelle.

ÉDOUARD.

En a-t-il des expressions celui-là !

CATHERINE.

Il y a de la crême dans le pot au lait.

GUILLAUME.

Devinez Lafontas, quels clients nous avons eus hier après votre départ ?

LAFONTAS.

Des serins ?

PIERRE.

Une cuisinière.

GUILLAUME.

Un capitaine en retraite.

ÉDOUARD.

Et le vicomte... Papavoine.

Lafontas lui témoigne qu'il apprécie.

LAFONTAS.

Qu'est-ce qu'ils désiraient ?

ÉDOUARD.

La cuisinière, une obligation de la ville de Paris,

(Comiquement,) histoire de gagner le gros lot, un de ces jours.

LAFONTAS.

Et le capitaine ?

GUILLAUME.

Le capitaine, lui, — des soirs, nous bousculions un domino, en prenant de la bière, — n'arrêtait pas de m'assommer, de geindre : le gouvernement n'est pas raisonnable ! S'il nous accordait une retraite plus forte, mon Dieu vous comprenez ! ça irait encore. Mais j'ai quatre enfants à nourrir, môsieur, quatre garçons et une femme.

CATHERINE.

Pauvre homme !

GUILLAUME.

Alors, ma foi, qu'est-ce que vous voulez ! on n'est pas de bronze, il y a une quinzaine, je lui ai dit de réaliser son trois pour cent, et de venir me voir, que je lui donnerais du meilleur à la place.

CATHERINE.

Bien, monsieur Guillaume !

ÉDOUARD.

Il est accouru, ses petits bleus en main, ses petits bleus couleur du temps.

GUILLAUME.

J'ai encaissé les fonds.

LAFONTAS.

Et vous lui avez remis contre ?

ÉDOUARD, avec le plus grand sérieux.

Douze mines d'or du Groënland, vingt-huit gaz de Pékin, soixante Panoramas. Du coup, je me suis payé un pantalon neuf.

LAFONTAS, en un sourire vague.

Reste le vicomte.

GUILLAUME.

Il nous a vendu trente obligations au porteur.

LAFONTAS.

De quelle provenance ?

GUILLAUME.

De la rue Lamartine, 45, troisième étage, vieille dame. (Regardant le plafond, puis d'un air détaché.) Elle avait omis de conserver les numéros des titres.

EDOUARD.

C'était dans le *Petit Journal.*

Un court silence.

LAFONTAS, se levant.

Les verres sont pleins ?

TOUS.

Oui.

LAFONTAS.

Un léger speech alors : tâchons de rester unis, prudemment, solidement unis, comme vous l'avez été, comme il faut l'être, et les dieux s'intéresseront à nous, et la fortune viendra, colossale, rapide, telle que nos rêves les plus extravagants ne l'ont même pas entrevue. Est-ce juré ?

TOUS, levant la main.

C'est juré.

ÉDOUARD.

On se croirait à la Cour d'assises.

PIERRE.

Ne parlons pas de ces endroits-là !

LAFONTAS.

Je bois donc à la raison Lafontas et Davannes, l'unique, messieurs, la grande ! A la vôtre !

Ils choquent leurs petits verres, boivent ; Pierre imite le roulement du tambour.

CATHERINE.

Eh ! Abel, trinque, mon bonhomme, trinque. Tous les gens qui sont dans une chambre doivent trinquer. Sans ça, rien ne réussit.

ÉDOUARD, trinquant avec Abel.

Je vous dénonce votre fils, madame. C'est à peine s'il a bu et mangé.

CATHERINE.

Tu ne souffres pas, au moins ?

ABEL.

Non, maman.

PIERRE.

Ça m'a l'air d'être son instruction qui le tourmente.

CATHERINE, souriant.

Peut-être. (Regardant la pendule.) Du reste, il est

l'heure de retourner à ta pension, Abel. Prépare-toi, je vais mettre un chapeau.

ABEL.

Mon képi est sur le comptoir.

GUILLAUME, à Catherine, qui se lève.

Ne vous dérangez donc pas, madame, Pierre le reconduira. N'est-ce pas, Pierre ?

PIERRE.

Le temps de finir ma tasse !

Il boit.

CATHERINE, à Abel.

Si tu emportais des éclairs ?

Lafontas lui passe un journal, dont elle enveloppe deux ou trois éclairs.

PIERRE.

Une goutte à présent, et je suis paré.

Il se verse du cognac et l'avale.

CATHERINE, à Abel.

Dis bonsoir à ces messieurs.

Abel va tendre la main à Guillaume, à Edouard, puis à Lafontas.

GUILLAUME.

Bonsoir, mon ami.

ÉDOUARD.

Travaillez bien.

LAFONTAS.

Et s'il veut être un garçon capable, apprendre tout ce qu'on peut apprendre chez les frères : le

calcul, la comptabilité, je m'occuperai de lui, moi, plus tard.

CATHERINE, embrassant Abel et lui remettant les éclairs.

J'irai te voir après demain.

PIERRE.

Demi tour à droite, en avant, marche. A tout à l'heure.

LAFONTAS.

A tout à l'heure.

Pierre et Abel sortent.

SCÈNE VII

LAFONTAS, CATHERINE, GUILLAUME, ÉDOUARD.

LAFONTAS.

Maintenant que nous voilà entre gens d'attaque, sérieux, causons. J'ai une grosse nouvelle à t'annoncer, Catherine.

CATHERINE.

Il y a donc des choses que tu savais et que je ne sais pas encore ?

LAFONTAS.

Oui ; mais j'espère que tu voudras bien m'excuser. (D'abord souriant, puis grave.) Tu connais mon projet, n'est-ce pas ? tu as été la première, la seule à le connaître, avant que je fusse devenu l'associé de ces messieurs ; tu te souviens ?

CATHERINE.

Je me souviens.

LAFONTAS.

Il s'agissait, et il s'agit toujours de fonder une banque catholique, un centre d'affaires très compact, très riche, vis-à-vis de l'autre centre, le centre juif, très ordonné, très riche aussi, en deux mots il s'agit d'opposer l'argent catholique à l'argent juif... Je glissai sur le côté affaires, parce que tu t'y serais embrouillée ; mais l'idée n'étant pas d'un imbécile, j'ose l'affirmer, tu compris, malgré ton inexpérience, la valeur de ce que je racontais, la fortune qu'on pouvait amasser dans tout cela. C'était d'ailleurs presque visible ! et pratiquant la Bourse, les hommes qui la hantent, et ceux qui la dominent après l'avoir patiemment englobée, nos amis, les Davannes, par la suite, eurent tôt fait de le voir ainsi que toi.

GUILLAUME.

En un clin d'œil.

LAFONTAS.

Rien n'est bête comme une idée, quand on la retourne, et cette idée de grouper des intérêts assez faibles, mais nombreux, face à d'autres intérêts, puissants, mais moins nombreux, n'est pas plus maligne que beaucoup d'idées. Toutefois, si on y réfléchit, on s'aperçoit que d'aucuns n'ont pas eu cette idée, exactement cette idée, avant vous, puis, que c'est juste parce que l'idée voisine de la vôtre n'était pas exactement la vôtre qu'elle n'a point réussi. Il y a des risques à courir! chaque tentative en comporte ! mais, semez de la gráine de niais, dit le proverbe, il poussera des actionnaires. Et n'oubliez pas, mes amis, que dans un tripotage,

même lorsqu'il tourne mal, il y a possibilité de s'enrichir. Tout serait donc délicieux, et le monde superlatif, si nous avions un nom, la forte somme; malheureusement, nous ne tenons ni l'un ni l'autre. C'est à les obtenir que doivent tendre nos efforts. Catherine, tu peux nous y aider.

CATHERINE.

Moi ?

LAFONTAS.

Oui.

CATHERINE.

De quelle manière?

LAFONTAS, embarrassé.

En acceptant une combinaison qui, de plein saut, va te paraître bizarre, inacceptable.

CATHERINE.

Ne m'effraie pas.

LAFONTAS.

Dieu sait que je ne voudrais t'occasionner aucun chagrin!

CATHERINE.

Parle, dépêche-toi.

GUILLAUME.

Nous avons besoin de notre liberté d'allure, madame.

ÉDOUARD.

D'une liberté complète.

CATHERINE, émue, agacée.

J'ai beau me torturer l'esprit, je ne découvre point. Voyons! voyons! qu'est-ce qu'il y a? Vite!

LAFONTAS.

Expliquez-lui, Guillaume.

GUILLAUME, après une seconde de réflexion.

Voici, madame... Lafontas, mon frère, moi, nous avons cherché le moyen le plus sûr, le plus facile, de nous insinuer auprès d'un gros banquier, d'un véritable riche, non-seulement de nous insinuer, mais de le bien saisir, et nous n'en avons trouvé qu'un.

CATHERINE.

Ah!

GUILLAUME.

Et ce moyen, cet unique moyen... est de lui avoir une femme, une maîtresse, qui serait à nous, qui nous appartiendrait.

CATHERINE, après un court silence, la voix changée.

Est-ce que ça me regarde?

LAFONTAS.

Attends! Attends!

GUILLAUME.

Nous ne connaissons point le banquier; il dort mais nous l'aurons.

CATHERINE.

Et la femme ?

GUILLAUME.

La femme nous est tombée des nuages, avant-hier. C'est l'oncle Matagrin qui l'a dénichée.

CATHERINE, sèchement,

Vous en avez, une chance !

GUILLAUME.

Enorme, stupéfiante. Car, vous comprenez, ce ne pouvait être la première venue, déjà vue, sans surface, sans liens de nous à elle!... Alors, ma foi... nous avons décidé que Lafontas disparaîtrait à la sourdine, un mois ou deux, et qu'il nous reviendrait... marié, ou plutôt avec l'air d'être marié.

CATHERINE, épouvantée.

Oh ! Pourquoi lui ? Pourquoi pas vous ? Henri, mon mignon...

GUILLAUME.

Mon Dieu, madame, parce que j'ai l'intention d'épouser réellement, un matin ou l'autre ; tandis que Lafontas vous a, vous aime, et devant nous s'est déclaré fort heureux de son sort.

CATHERINE, prenant la main de Lafontas.

Oui, oui, je crois qu'il m'aime ! C'est vrai, il m'aime ! Mais cette femme, auprès de lui, toujours ! Et l'honnêteté ! le ridicule ! Non, non, impossible ! Quel âge a-t-elle ?

ÉDOUARD.

Vingt ans, vingt-deux ans.

CATHERINE.

Je ne veux pas.

GUILLAUME.

C'est une Américaine. Elle arrive de son pays, n'a plus le sou.

CATHERINE.

Pourquoi est-elle venue ?

GUILLAUME.

Elle est venue chercher fortune, parbleu ! se divertir, faire ce que font une masse de jolies filles ! Et, n'est-ce pas, vous discernez l'appoint que nous serait un tel auxiliaire, (Piquant les mots,) docile, vêtu, payé, instruit par nous ? A la Bourse, l'argent roule, on se réunit, on godaille; Plutus a grande opinion de lui-même, Plutus court volontiers la pretantaine, Plutus a de magnifiques salons où s'ébat et picore la finance. Je me charge d'y introduire notre jeune personne. Elle est charmante, exquise, blonde comme de l'or, un morceau royal ! une joie du regard ! Elle brillera, miroitera, scintillera au clair des lustres ; les alouettes arriveront en foule ; et, sur le nombre, du diable s'il ne se présente pas quelque richissime catholique, fier d'être distingué, brave, assez intelligent pour nous ouvrir ses coffres et nous prêter son influence.

CATHERINE.

Oui, et Henri logerait avec votre blonde, ne la quitterait pas !

LAFONTAS.

Non, Catherine. Toi et moi, nous continuerions d'habiter ensemble. Mon rôle joué, ma besogne accomplie, chaque soir, je rentrerais au bercail. Chose promise, chose inviolable. (Sur un geste de Catherine.) Ah ! çà, t'imagines-tu que je voudrais de la femme à tout le monde ?

CATHERINE.

Cette femme là n'est pas la plus aimante, mais

les trois quarts du temps, c'est elle qu'on aime le mieux.

LAFONTAS.

Baste !

CATHERINE.

Je sais ce que je dis.

LAFONTAS.

En es-tu certaine?

GUILLAUME, **la voix rude, sur un nouveau geste de Catherine.**

Voyons! madame, nous parlons affaire, nous ne parlons point science du cœur. Inutile de dériver!... Aucun de nous ne courtisera l'Américaine, ne s'occupera d'elle autrement que d'une collaboratrice, d'une camarade, d'un mannequin. On s'y est engagé, la plus vulgaire prudence l'impose, nous sommes des gens pratiques, ainsi...

CATHERINE.

J'ai des scrupules ; je n'admets pas tous les moyens de parvenir.

GUILLAUME.

Hé! Madame, qui les admet? qui n'éprouve des scrupules ? Nous jugez-vous secs et pourris comme du bois mort ? Aucun chemin n'est plus facile que le droit chemin, quand il existe, s'il existait dans le milieu où nous opérons. Lafontas a pourtant dû vous le peindre, ce milieu, les écueils, les abîmes de ruse, les voraces qu'on y rencontre. Même sans scrupules, neuf fois sur dix, on est jeté à l'eau et dévoré.

CATHERINE.

Il fallait choisir une profession... moins dangereuse.

GUILLAUME.

Peut-être! mais puisque nous vivons de la Bourse, qu'à notre âge les hommes ne se recommencent guère, le préférable, étant donné un but, n'est-il pas d'être souple, hardi, inventif, et de l'atteindre ?

ÉDOUARD.

Coûte que coûte.

GUILLAUME.

Tenez! madame, nous sommes des protestants, mon frère et moi, de loyaux protestants, certes! eh bien, cela nous empêche-t-il de manigancer une banque catholique? Les affaires sont les affaires. Acceptez donc notre compromis.

LAFONTAS.

Je t'en prie, Catherine, accepte. Ne brise pas mon avenir.

ÉDOUARD.

Acceptez, madame, acceptez; sans quoi, nous marcherons seuls, nous serons obligés de rompre avec Lafontas.

CATHERINE.

Maintenant? Ce serait du propre! Vous seriez de beaux messieurs!

GUILLAUME.

A qui en incomberait la responsabilité ?

LAFONTAS.

Je t'aime, Catherine, tu ne l'ignores pas cependant!

GUILLAUME.

Croyez-moi, madame, pour votre bonheur, ne vous amusez point à planter entre vous et lui, (Il montre Lafontas,) un motif grave de désaccord, de brouille.

CATHERINE, bouleversée.

De désaccord ? De brouille ? (Elle regarde Lafontas, il baisse la tête.) C'est vrai ! je ne suis que sa...

Elle fond en larmes.

LAFONTAS.

Accepte, Catherine.

CATHERINE.

Est-ce que j'ai le droit de refuser ?... de me défendre ? Vous passeriez outre.

LAFONTAS, mollement.

Non, Catherine.

CATHERINE.

Mais plus un mot de vos combinaisons, n'est-ce pas ? plus un... ni demain, ni après. Qu'on me laisse tranquille !... Je veux seulement voir la femme, cette femme, une minute, lui parler.

LAFONTAS, joyeux.

Quand ?

GUILLAUME.

Tout de suite.

ÉDOUARD.

Nous avons dit à Matagrin de l'amener. (Regardant sa montre.) Elle est à la porte, dans un fiacre.

Court silence.

CATHERINE.

Qu'elle entre.

ÉDOUARD, bas à Guillaume.

Boum ! ça y est !

Ils sortent.

SCÈNE VIII

LAFONTAS, CATHERINE.

CATHERINE, se pressant contre Lafontas.

Tu ne me tromperas pas? Tu ne l'aimeras jamais, elle?

LAFONTAS.

Bête ! (Un silence, puis des voix qui se parlent, puis un claquement de portière.) La voilà.

SCÈNE IX

LES MÊMES, GUILLAUME, ÉDOUARD, KATE, MATAGRIN.

GUILLAUME.

Entrez, miss Kate.

KATE, encapuchonnée ; la tournure, l'accent américains.

Aoh ! bonsoir, monsieur Lafontas. (A Catherine.) Bonsoir, madame.

LAFONTAS.

Otez votre manteau.

Matagrin lui enlève son manteau, et elle apparaît toute jeune, blonde, et adorablement jolie, en un costume d'un goût douteux.

CATHERINE.

Oui, c'est vrai! elle est jolie, très jolie.

Elle continue de pleurer.

KATE.

Pourquoi vous pleurez, madame ?

CATHERINE.

Un enfantillage.

KATE.

Il ne faut pas avoir peur de moi, madame; je suis pas mauvaise... Je veux seulement gagner de l'argent, beaucoup d'argent. Donnez-moi la main. (Catherine lui tend la main.) Je suis contente de cela, très contente.

GUILLAUME, bas, à Edouard.

Jusqu'à son accent qui nous servira !

ÉDOUARD.

Oui, c'est un charme. (A Kate.) Avez-vous soif ? Voulez-vous boire quelque chose ?

KATE.

Petit verre de cognac.

LAFONTAS.

Et vous avez bien réfléchi, n'est-ce pas, mademoiselle, à tout ce que nous désirons de vous ?

KATE.

Réfléchi, oui, et accepté. (Riant). Ce sera vous mon mari ?

LAFONTAS.

Moi-même.

KATE, riant toujours.

Aoh! parfait! je suis contente.

Elle boit son cognac, gentiment.

CATHERINE.

Depuis combien de jours connaissez-vous monsieur ?

KATE.

Deux jours.

CATHERINE.

Et comment vous êtes-vous décidée à venir à Paris, Mademoiselle ?

KATE.

Simplement. Je connaissais Paris, de réputation. Alors, à New-York, où j'ai un frère, comme ce frère il me prenait tout mon argent, l'argent qu'on me cédait, et que j'aime l'argent, très fort, je vous l'ai dit, je suis partie, loin.

ÉDOUARD.

De parent, vous n'avez que ce frère, je crois ?

KATE.

Mon père est mort, il était un ivrogne, et ma mère s'est toujours moquée de moi, ne m'a jamais prise au sérieux. Je déteste cela.

MATAGRIN, chauve, ravagé.

Elle est épatante!

ÉDOUARD.

Vous savez lire, écrire?

KATE.

Et compter, oh! oui, très bien.

LAFONTAS.

Vous avez une bonne mémoire?

KATE.

Supérieure. A propos de quoi, vous demandez la mémoire?

LAFONTAS.

Parce qu'il sera nécessaire d'imaginer un conte, un tas de mensonges, afin de répondre aux interrogations, ici et là.

KATE, une flamme dans l'œil.

J'ai de la mémoire.

CATHERINE.

Là-bas, en Amérique, personne n'est demeuré, qui vous aime, que vous aimiez?

KATE.

Personne, pas même le petit chat.

CATHERINE.

Et vous n'avez jamais aimé?

KATE, souriante.

Toujours, je me suis aimée trop pour aimer d'autres choses.

GUILLAUME, à Lafontas.

Elle paraît bâtie à chaux et à sable, hein? Elle doit avoir de belles épaules.

ÉDOUARD.

Ça, de la dernière importance!

KATE, fièrement.

Aoh! je peux montrer !

LAFONTAS, plaisamment.

Non, miss Kate... au bal, cet hiver. Nous avons confiance. (Grave.) Pour le moment, il importe de tranquilliser madame, qui est mon amie la meilleure. Elle me soupçonne et vous craint.

KATE.

Poor little thing!

LAFONTAS.

Affirmez-lui donc, je vous prie, à votre tour, qu'il ne saurait être question de balivernes entre nous, que vous ne le désirez pas, n'y comptez pas, et que nous aurons vingt autres lièvres à courir.

KATE.

Monsieur Davannes, monsieur Lafontas et moi, dans l'intérêt général, nous avons fait le serment d'être des blocs de glace.

CATHERINE.

Oh! les serments!

KATE.

En France, je ne dis pas ; mais chez nous, quand

il s'agit d'affaires, d'affaires intéressantes, (Malicieusement,) tant qu'elles ont pas réussi, on n'est ni homme, ni femme.

GUILLAUME.

Or, dès la réussite, comme nous tirerons chacun de notre côté...

Un court silence.

ÉDOUARD.

Eh bien, voici la présentation terminée. Quelqu'un réclame la parole?... Non ?... Alors, salut, je vais me coucher. Viens-tu Guillaume?

GUILLAUME.

Et Pierre ?

ÉDOUARD.

On nous le renverra.

KATE, à Catherine.

Bonsoir, madame. Une poignée de main?

Catherine lui donne la main, sans chaleur.

CATHERINE.

Adieu.

KATE.

Bonsoir, monsieur Lafontas, (Souriant,) mon cher fiancé.

Kate et les Davannes sortent. accompagnés jusqu'au fond de la boutique par Catherine et Lafontas ; la scène reste vide, une minute; puis, Catherine reparaît la première, s'assied, et recommence de pleurer, doucement d'abord, ensuite avec des sanglots.

SCÈNE X

CATHERINE, LAFONTAS.

LAFONTAS.

Qu'est-ce que tu as, Catherine ?... Tu n'es décidément pas raisonnable ! oh ! pas raisonnable du tout ! (Un court silence.) Voyons ! Catherine... (Court silence.) Tiens ! tu es folle !... et j'ajouterai que tu n'as été gracieuse, ni pour nos invités, ni pour cette fille.

CATHERINE.

J'étais une honnête femme... ; je me croyais honnête ; mais, depuis tout-à-l'heure, il me semble que je ne vaux plus rien... rien... rien. (On frappe à la porte de la boutique.) N'ouvre pas.

LAFONTAS.

Qui est là ?

VOIX DE PIERRE, avinée.

Moi, Pierre Davannes... On est parti ?

LAFONTAS.

Oui ; à demain. (Tourné vers Catherine.) Il est soûl.

VOIX DE PIERRE, chantant.

Vallons de l'Helvétie,
Objet de mon amour...

Parlé.

Le jeune homme est rentré. Bonne nuit.

CATHERINE, pleurant toujours.

Je ne vaux plus rien, rien.

Un court silence.

LAFONTAS.

Pauvre Catherine !

CATHERINE.

Mais tu m'aimes, n'est-ce pas ? C'est sûr! Tu n'aimeras point cette effrontée? Oh! l'ignoble femme d'accepter un pareil rôle, pour de l'argent!

LAFONTAS.

Ignoble! (Un silence.) N'importe! nous avons une fière chance. Car tu sais, chérie, c'est celle-là qu'il nous fallait... pas une autre! celle-là! (Rêveusement.) Et quand elle sera nippée, arrangée. Mâtin!

CATHERINE.

Mais quelle femme!

LAFONTAS, avec conviction.

Ignoble, c'est le mot.

ACTE II

A Asnières, au bord de la Seine, un jardinet. Au milieu, sa pelouse ; à droite, sa maison, dont aucune fenêtre n'est éclairée A gauche, non loin d'un kiosque, entre deux marronniers, sous la jaune lumière d'un bec de gaz, un hamac, puis des verres, du pale-ale, diverses bouteilles sur une table. Çà et là, de grands arbres, quelques massifs. Une grille au fond, toute enchevêtrée de feuillages, coupée en deux par une porte. C'est le soir.

SCÈNE PREMIÈRE

KATE, GUILLAUME.

Kate, en magnifique peignoir blanc, s'évente et se balance dans le hamac ; Guillaume est assis près d'elle.

1re VOIX, tout au fond, loin, vers la droite.

Hé ! Du canot !

2e VOIX, au fond, vers la gauche.

Zut !

PLUSIEURS VOIX, dont la chanson ira en s'éloignant, avec une lueur au-dessus de la grille.

Frères Brabançons, çons, çons.
Payez-vous la goutte, oui, oui,
Aux sous-officiers de la gare, de la gare,
Aux sous-officiers de la gar-ni-son ?

KATE.

Un peuple extraordinaire, les Français! (Sur un geste de Guillaume.) Je vous assure, monsieur Guillaume, extraordinaire! Ils chantent, ils crient, ils remuent, on croirait qu'ils ont pas d'éducation, et puis, tout d'un coup, voilà que le bruit cesse, on les entend plus, ils deviennent presque mornes, et polis; puis le vacarme, il recommence. Un jour, ils sont comme ceci, le lendemain, comme cela; ce n'est pas une, c'est trente manières d'être nerveux qu'ils ont. Je peux pas m'habituer, je peux pas m'expliquer pourquoi ils sont si divers, et malgré leurs défauts, aimables, spirituels avec les femmes.

Elle se lève.

GUILLAUME.

Les Américains ne sont point pareils?

KATE.

Oh! non. Tel vous voyez un Américain pendant une heure, tel vous le voyez ensuite. (Un court silence.) Ça vous frappe pas ce que je dis sur les Américains et les Français?

GUILLAUME.

Si.

KATE.

Vous avez pas l'air.

GUILLAUME.

C'est que, ce soir, je pense au banquier Tamisey, continuellement, à l'idolâtre, fidèle amour qu'il vous témoigne depuis l'hiver. Il est venu, vous a vue, et il a été vaincu, transformé en king-Charles. Lui, méfiant comme la police! lui, dont l'in-

fluence, le porte-feuille sont réels! Cela tient du prodige, ma parole! et vous êtes sans doute une magicienne errante.

KATE.

Non, car magicienne, j'eusse rajeuni monsieur Tamisey.

GUILLAUME, gaiement, et sur le ton d'une confidence.

Inutile! Pour mieux être à vous, de tout point, quand sonnera l'heure du berger, il a quitté Georgette Aubry du Vaudeville. Les jeunes hommes n'ont pas de ces délicatesses ; les jeunes hommes gardent jusqu'à substitution.

KATE.

Taisez-vous, naughty boy ; personne raconte jamais ces choses-là aux dames.

GUILLAUME.

Vous croyez? Elles rougissent? (Il rit.) Alors, entamons des discours plus graves. J'ai deux requêtes à vous faire.

KATE.

Lesquelles ?

GUILLAUME.

Monsieur Tamisey possède une fille, vous la connaissez! vingt-cinq automnes, le nez biscornu, (Il trace des zig-zags en l'air,) plate, jaune, triste. Eh bien, je me sacrifie, moi, si l'on veut de mon sacrifice. Ne pourriez-vous glisser à la demoiselle que je suis un ange, et au père que je pose ma candidature ?

KATE.

J'essaierai.

GUILLAUME.

Merci. (Il lui baise la main.) Je n'insiste pas.

KATE.

La seconde requête ?

GUILLAUME.

Lafontas ne vous a parlé de rien?

KATE.

De rien. Il est la discrétion personnifiée ; il me demande que les nouvelles indispensables.

GUILLAUME.

Il s'agit d'un service à lui rendre.

KATE.

Well ?

GUILLAUME.

Abel, le fils de madame Catherine, va sortir de pension dans trois mois.

KATE.

Il se doute pas qu'Henri...

GUILLAUME.

Non.

KATE.

C'est vrai! un enfant! honnête!

GUILLAUME.

Voilà le hic précisément ! Sa mère n'ose le loger avec elle, avec eux, il finirait par découvrir le pot aux roses. Sous quel prétexte l'éloigner de la maison toutefois ? Madame Catherine pleure, se ronge, s'ac-

cuse, et Lafontas devient irascible. Il faudrait donc, grâce à monsieur Tamisey, monsieur Tamisey for ever! trouver une place au gamin : écritures, chiffres. Nous lui donnerions sa chambre, à portée de son bureau, quoi de plus naturel? Et ainsi, le soleil recommencerait de luire chez la bonne mercière.

KATE.

Je me charge de monsieur Tamisey. Il me refusera pas, je suppose, ni pour vous, ni pour l'autre. (Souriant.) Il saurait pas me refuser, du reste, puisque je lui ai rien accordé encore, moi.

GUILLAUME.

Oh! que vous êtes gentille, décidément! et si nous n'avions pas juré d'être en marbre! (Kate rit.) Oui, vous riez, parce que Lafontas...

KATE.

Jamais il ne s'est permis un mot, une phrase de galanterie.

GUILLAUME, dubitatif.

Ou-ouh!

KATE.

Pas une. Ça m'ennuyait même petit peu, d'abord.

GUILLAUME.

Ça ne vous ennuie plus?

KATE.

Non. Monsieur Tamisey lancera notre grande affaire, vous verrez! et ma récompense sera de l'argent.

SCÈNE II

LES MÊMES, LAFONTAS.

Il entre par la grille.

KATE.

Comment, vous ?

LAFONTAS.

En effet, c'est moi.

KATE.

Quelle drôle d'idée de venir ce soir !

LAFONTAS.

Je m'ennuyais. (A Kate.) Vous n'avez reçu aucune dépêche de Tamisey ? Le rendez-vous tient toujours ?

KATE.

Oui, onze heures précises.

LAFONTAS, consultant sa montre.

Dix heures. Nous avons le temps.

GUILLAUME.

Le temps de quoi ?

LAFONTAS, nerveux.

De causer avec Kate.

KATE.

Tout n'est donc pas convenu ?

LAFONTAS.

Si, mais...

KATE.

My dear, puisque soi-disant vous êtes à Paris, que vous passez la nuit à travailler, que vos bureaux sont pleins d'ouvrage, il fallait pas vous rappeler Asnières.

GUILLAUME.

Evidemment.

LAFONTAS.

Ah! Et si Tamisey voulait faire le malin? obtenir ce qu'il n'est pas encore utile de lui donner?... C'est qu'il vous aime violemment, Kate, aujourd'hui! Prenez garde.

KATE.

Le bonne est là !

LAFONTAS.

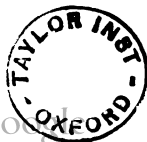
Et s'il a acheté la bonne ?

KATE.

On égratigne, on crie.

LAFONTAS.

Du scandale?... Bah! nous avons Tamisey, conservons Tamisey. On n'en trouverait plus un deuxième. Il vaudra infiniment mieux, si notre homme brûle trop, que je sois dans le pavillon. (Il désigne le kiosque.) Je m'élancerais; un coup de sonnette; mon mari! je suis perdue! vous aideriez Tamisey à fuir, et...



KATE.

Votre moyen est un moyen de pure comédie. Mais, si ça vous amuse!

LAFONTAS.

Ça m'amuse.

KATE.

Voyons, pourtant! Monsieur Tamisey ne doit avoir aucune envie de se compromettre. Il a un nom, une famille...

LAFONTAS.

J'ai réfléchi, là ; je sais ce que je veux.

KATE.

Bien, cher ami ; vous resterez. (Souriante, à Guillaume.) Mais comme le vent me paraît à l'orage, changeons de conversation. (A Lafontas.) Vous avez vu monsieur Tamisey, à la Bourse?

LAFONTAS.

Nous l'avons quittée ensemble.

KATE.

Et la fameuse banque ?

LAFONTAS.

Plus nous en bavardons, plus il est séduit. Néanmoins, il hésite, éprouve une sorte de fatigue avant de se mettre à la besogne. Car il s'agirait non seulement de capter Paris, les grandes villes de France, mais l'étranger, peu à peu, l'étranger catholique. Alors, quelles affaires on brasserait! quels résultats! quelle fortune! Boutillac, l'agent de change, beau-frère de Tamisey, lui a déjà proposé des fonds

respectables. Les banquiers protestants marcheraient avec nous ; les congrégations religieuses nous seconderaient. Chacun en apporterait d'ailleurs, des capitaux, par haine du Juif. On le déteste. Ruinons les Juifs ! telle serait notre clameur de guerre, manifestement. Une nouvelle croisade contre l'Infidèle ! Oh ! que de plats pieds le caressent, l'entourent, qui, nos guichets ouverts, y moutonneraient comme des troupeaux ! En dix mois, nos actions monteraient aux nues. (Rageusement.) Mais voilà ! le sieur Tamisey ne sait à quoi se résoudre. C'est idiot, à la fin !

KATE.

Dieu! les gens irritables! Mon cher, nous causions des Français, monsieur Guillaume et moi, tout-à-l'heure, et pouf! je vous découvre absolument Français. Patience donc! dimanche, lundi, c'est la même chose.

LAFONTAS.

N'empêche, Kate! si vous pouviez le décider vite! Et puis, on commence à jaser de nous à la Bourse, de Tamisey.

KATE.

Ce que je m'en moque !

LAFONTAS.

Moi, j'étranglerais volontiers les jaseurs.

KATE.

Pourquoi ? puisqu'ils ont raison de jaser.

LAFONTAS, sourire jaune.

C'est vrai ! (Un court silence.) Le diable m'emporte! je perds la tramontane.

KATE.

Pourvu que ça ne conduise pas à des stupidités !

LAFONTAS.

Guillaume...

Ils s'éloignent vers la maison.

KATE, près de la table.

Ces messieurs ont des secrets.

Elle se fait un grog.

LAFONTAS, à Guillaume.

Voyons! ai-je tort? N'est-il pas indispensable de surveiller Kate?

GUILLAUME, sur un ton de plaisanterie.

Mais n'allez pas être jaloux, au moins! vous croire un mari pour du bon!

LAFONTAS.

Ce serait drôle.

KATE.

Un verre de pale-ale, monsieur Guillaume?

GUILLAUME, approchant, suivi de Lafontas.

Volontiers.

Kate le sert.

KATE.

Et vous, Henri?

LAFONTAS.

J'aimerais mieux de cette bouteille.

KATE.

Fine-champagne ? Vous n'en buvez jamais. (Elle le sert.) Dites-moi, monsieur Guillaume. (Lui tendant du pale-ale.) Vous aurez le courage de vous marier avec mademoiselle Tamisey ?

GUILLAUME.

Dame !

KATE, taquine.

Eh ! bien, dormez sur vos oreilles, personne l'a recherchée, personne vous la disputera.

GUILLAUME, un appel, et comme s'il tenait une épée.

Je saurais me défendre.

LAFONTAS, remettant son verre vide sur la table.

A présent, Guillaume, ouste ! Il faut nous laisser.

GUILLAUME, à Kate.

Bonsoir, et bonne...

KATE, l'interrompant.

Chut donc ! On souhaite pas bonne chance. Ça porte malheur.

Elle accompagne Guillaume jusqu'à la grille, et ils y demeurent à causer un moment.

LAFONTAS.

Si j'avais un peu de cœur au ventre, je retournerais immédiatement à Paris ; car c'est une bêtise, une méchante action que je suis venu commettre... Pauvre Catherine ! (Un silence durant lequel on entend jacasser Kate et Guillaume.) On a beaucoup de pensées informes, de désirs vagues ; on ne les réfléchit pas ; on n'y attache aucune importance ; et voilà que

soudain ils vous entraînent, vous entraînent. (*Avec colère.*) Ah! (*Sur un éclat de rire de Kate.*) Qu'est-ce qu'ils ont donc à bavarder comme ça, dans le noir? Je les croyais moins intimes.

VOIX DE GUILLAUME.

Mauvaise chance, alors.

KATE.

Oui ; merci.

Elle ferme la grille, et vient à Lafontas, qui est resté de quelques mètres en arrière.

SCÈNE III

LAFONTAS, KATE.

KATE, *elle se dirige vers le hamac.*

Vous, je vous en veux.

LAFONTAS.

Quel est mon crime ?

KATE.

De ne pas être ailleurs, je vous le répète.

Elle s'installe dans le hamac.

LAFONTAS.

J'ai eu assez de mal à me sauver de Catherine, pourtant ! Vous devriez m'en tenir compte.

KATE.

Il ne fallait pas lui échapper, ce soir.

LAFONTAS.

Si vous saviez comme elle m'agace, depuis quelques mois, à se mêler d'un tas de choses! à me soupçonner! à geindre!

KATE.

Elle vous aime.

LAFONTAS.

Je ne peux plus me taire, je ne peux plus parler, sans la voir fondre en larmes.

KATE.

Elle a peur, elle se méfie.

LAFONTAS.

Elle se méfie?

KATE.

Les hommes ne sont pas toujours sérieux.

LAFONTAS.

Les femmes le prétendent, mais ne l'ont pas encore démontré. Mâtin! Kate, vous avez un beau peignoir. Et il vous va!

KATE.

J'ai tâché de me mettre à mon avantage.

LAFONTAS, touchant le peignoir.

C'est de la vraie dentelle?

KATE.

Un cadeau de monsieur Tamisey. (Souriant.) Un cadeau précurseur.

LAFONTAS, il remonte.

Ah!... Vous ne m'aviez pas dit...

KATE.

Ça vous intéresse?... Vous êtes fâché ?

LAFONTAS.

Mon Dieu... non...

KATE.

Ne soyez pas fâché, Henri; j'en aurais de la peine.

LAFONTAS, revenant à Kate.

De la peine ?

KATE.

Oui.

LAFONTAS.

Alors, Kate, c'est que vous dissimuliez un peu d'amitié pour moi.

KATE.

Je l'avoue.

LAFONTAS, après l'avoir silencieusement regardé.

A-t-il de la chance, cet animal de Tamisey! (Il lui caresse le menton.) Vous êtes charmante.

KATE.

Je suis pas vilaine.

LAFONTAS.

Certes! vous n'êtes pas vilaine. Vous êtes même très, très jolie, Kate. (Lui prenant la main.) Une main de fillette! (Il lui retrousse la manche.) Un bras d'élé-

gante statue ! (Il la contemple un instant.) Une bouche exquise !

Il essaie de l'embrasser.

KATE, le repoussant.

Ce dont je suis le plus orgueilleuse, c'est de mon petit pied. Regardez mon petit pied.

Elle l'allonge hors du hamac.

LAFONTAS.

Il tiendrait dans le creux de mes mains. (Se penchant.) Parions... dans le creux de mes mains.

KATE.

Dans le creux ?... Vous êtes sûr ?

Lafontas le lui démontre.

LAFONTAS.

La preuve.

KATE, frissonnant et sortant du hamac.

Vous me chatouillez ! Je suis très chatouilleuse.

LAFONTAS.

Ah ! Kate ! mon amie Kate !

Il la rejoint.

KATE.

Quoi ?.

LAFONTAS.

Quel malheur que je ne vous aie point rencontrée plus tôt !

KATE.

C'est drôle ! je croyais que vous aviez pas fait attention à moi.

LAFONTAS.

J'ai encore rêvé de vous, la nuit dernière.

KATE.

Qu'est-ce que vous avez rêvé ?

LAFONTAS.

Mais, Kate, ce qu'un homme peut rêver, quand il a beaucoup pensé à une jolie femme.

KATE, *tout en saisissant très bien.*

Je saisis pas cela. Je saisis qu'une seule chose.

LAFONTAS.

Laquelle ?

KATE.

C'est que, les Français ils sont un peuple extraordinaire, et que si madame Catherine était là, elle serait pas contente.

LAFONTAS, *avec dépit.*

Oh ! Catherine, Catherine...

KATE.

Voyons ! mon cher Henri, venez vous asseoir, (*Désignant un siège loin d'elle,*) sur cette chaise, et causons, puisque monsieur Tamisey doit bientôt arriver.

LAFONTAS, *vexé.*

Soit !

Il s'assied.

KATE.

Et n'oubliez pas que je suis pour vous une simple camarade. C'est juré.

LAFONTAS.

Juré, oui, parbleu ! juré...

Il rapproche sa chaise.

KATE.

Ne rapprochez pas votre chaise Parlons de monsieur Tamisey.

LAFONTAS, en une sorte de dépit furieux.

Eh bien ! voilà : essayez d'en finir... cette nuit même. Qu'il perde la tête !... J'ignore ce qu'espèrent les autres, s'ils sont aussi pleins que moi d'angoisses, d'ennuis, d'une foule de sentiments ineptes, mais je n'en peux plus, je ne me reconnais plus... (Un court silence.) Tenez ! je vous laisse libre. Voyez ! agissez ! je ne me sens pas assez fort, je suis niais à plaisir, et il y a des jours où ma propre bêtise m'écœure.

KATE.

Permettez que je vous donne un conseil, Henri. Ces jours-là, si vous avez des sujets difficiles à traiter, eh bien ! que ce soit Monsieur Guillaume qui les traite. Il est moins intelligent, mais plus froid.

LAFONTAS.

Attrape, Lafontas.

Un court silence.

KATE, souriante.

Vous excusez le conseil ?

LAFONTAS.

Hum !

KATE.

Je regrette, mon cher Henri. (Baissant les yeux.) Car

il n'y aurait pas madame Catherine, vos décisions, et notre affaire, la grande affaire avec monsieur Tamisey... (Un court silence.) J'entends une voiture.

LAFONTAS.

Voulez-vous m'embrasser, Kate ?

KATE.

Tout de même.

LAFONTAS, l'embrassant sur les cheveux, sur les joues, passionnément.

Je t'adore.

KATE.

Mais vous allez me chiffonner! Vous me chiffonnez!

LAFONTAS.

Qu'importe!

Bruit d'une voiture qui s'arrête contre la grille.

KATE.

Sauvez-vous dans le kiosque. C'est la voiture.

Lafontas se sauve, disparaît dans le kiosque ; on sonne à la porte du jardin ; arrive une femme de chambre.

SCÈNE IV

KATE, LA FEMME DE CHAMBRE, puis TAMISEY.

KATE.

Plus vite donc, ma fille!

Elle se remet en ordre.

VOIX DE TAMISEY.

Madame Lafontas...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Entrez, monsieur.

Tamisey entre.

KATE, venant au devant de lui.

Bonsoir, monsieur Tamisey.

TAMISEY.

Chère madame... (Il lui baise la main.) Je me suis souvenu que vous ne détestiez pas les bonbons...

Il lui offre un sac de bonbons.

KATE.

On n'est pas plus aimable ; je vous remercie.

SCÈNE V

TAMISEY, KATE.

TAMISEY, s'essuyant le visage.

Votre jardin est d'un calme ! Et si la lune voulait seulement se montrer parmi les feuilles, blanchir cette pelouse !

KATE.

Il y a le bec de gaz.

TAMISEY.

Quel délicieux coin pour y revenir chaque soir, après la Bourse !

KATE.

Vous avez pas froid ?

TAMISEY, énergiquement.

Oh ! non.

KATE.

Alors, asseyez-vous et mangez de vos bonbons. J'ai à vous prier de quelque chose.

TAMISEY.

Ça, c'est gentil.

Il s'assied.

KATE.

Monsieur Guillaume Davannes aime votre fille.

TAMISEY, incrédule.

Bah !

KATE.

Cela vous étonne ?

TAMISEY.

... Non.

Il s'empare d'une main à Kate.

KATE.

Dites, alors... est-ce qu'un mariage ?...

TAMISEY.

Un mariage ? là, vite et vite ?... Comme vous y allez ! (Il lui embrasse longuement la main.) Mon Dieu, après tout... (Nouveau baiser.) Combien vaut ce Guillaume Davannes ?

Autre baiser.

KATE.

Je sais pas, au juste.

TAMISEY.

Sept, huit cent mille francs?... Est-ce trop?

KATE.

Je m'informerai. Accordez-moi seulement une place, aujourd'hui, pour un brave garçon qui va sortir de son collège, une place agréable, dans un bureau, et vous me ferez plaisir.

TAMISEY.

C'est d'autant plus facile, qu'en dînant avec mon beau-frère, nous avons résolu... de fonder la banque catholique.

KATE, *joyeuse, un bonbon à la bouche.*

La banque catholique? Vraiment? Et vous le disiez pas tout de suite?

TAMISEY.

Je m'étais promis de vous surprendre. L'affaire étudiée, scrutée, nous hésitions encore, malgré tout, à cause de l'effort à donner, des risques à courir... mais vous étiez là, vous, sans cesse présente à mon esprit. Je vous désire très heureuse, et ma foi, comme cette idée de banque nouvelle, énorme, vis-à-vis l'autre, est excellente... Vous voyez que votre protégé ne sera pas impossible à caser.

KATE.

Oh! monsieur... comment vous remercier? Je suis si émue et contente! Vous avez averti mon mari?

TAMISEY.

Non ; je tenais à ce que la première vous fussiez informée...

KATE.

Je peux pas dire combien je suis touchée de vos bontés, monsieur. Je suis d'une émotion extraordinaire !... Et vous demandez quoi, en récompense?... Une petite fleur ? (Elle cueille une fleur et la lui donne.) Mais, une petite fleur, c'est pas grand'chose. Figurez-vous, j'avais comme un pressentiment aujourd'hui ; et je pensais : pourvu que mon ami monsieur Tamisey, il me fasse pas faux bond, ce soir !

Elle croque un nouveau bonbon.

TAMISEY.

Moi, vous manquer de parole, chère madame, moi ! Quand mon unique bonheur serait de ne jamais vous quitter, de me consacrer à vous tout entier !

KATE.

Appelez-moi Kate, voulez-vous ?

TAMISEY.

Oui, Kate, de me consacrer à vous tout entier.

KATE.

Mon mari et moi, nous sommes pleins de reconnaissance pour vous, monsieur Tamisey. Un père ne serait pas ce que vous êtes.

TAMISEY.

Aussi, n'est-ce pas en père que je me suis présenté. C'est en admirateur épris de vos charmes, en homme qui vous aime follement, sincèrement.

KATE.

Un autre bonbon ?

TAMISEY.

Merci. Le croyez-vous du moins que je vous aime? En êtes-vous bien convaincue ?

KATE, sans cesser de manger.

Certes, oui, je le crois. Ce n'était pas une fantaisie, une amusette.

TAMISEY.

Une fantaisie ? mais vous m'avez rendu très misérable, si misérable même, que parfois, quand j'étais seul dans mon bureau, je me mettais à pleurer comme un enfant.

KATE.

A pleurer !

TAMISEY.

De jalousie, de voir qu'étant votre ami le plus dévoué, le meilleur, je ne parvenais point à mieux.

KATE.

Toujours, vous en arrivez là, les hommes, avant d'avoir su mériter ce mieux, comme si l'amitié d'une femme n'était pas déjà une chose suffisante et gracieuse.

TAMISEY.

Moins gracieuse que son amour.

KATE.

On peut discuter là-dessus.

TAMISEY.

Si encore vous aviez aimé Lafontas!

KATE.

Attendez que j'arrange votre cravate; elle glisse.

TAMISEY, cherchant à lui baiser les mains.

Lesdouces, les délicates menottes!

KATE, les retirant.

Quel mauvais garçon vous êtes! Tenez-vous tranquille.

TAMISEY.

Laissez-moi vous embrasser les mains, de nouveau.

KATE, les lui tendant.

Puisque vous demandez, gentiment...

TAMISEY, après les lui avoir baisées.

Ah! s'il ne fallait que demander pour obtenir!

KATE.

On demanderait tout le temps, n'est-ce pas?

TAMISEY.

Je vous aime avec une telle ferveur...

KATE.

Vous m'êtes pas indifférent, monsieur Tamisey.

TAMISEY.

Prouvez-le-moi.

KATE, une fois la cravate rajustée.

Comment! vous n'avez pas remarqué? (Se regar-

dant.) Vous reconnaissez plus vos dentelles sur mon peignoir ?

TAMISEY.

Si je n'ai point remarqué, vous n'avez rien senti, vous, parmi les bonbons.

KATE, joyeuse.

Il y a encore une surprise? (Elle fouille dans le sac et y trouve un écrin.) Oh! un écrin. (Elle l'ouvre.) Une bague!... O-oh! c'est trop magnifique, beaucoup trop magnifique. monsieur Tamisey. (Se passant la bague au doigt.) Comme elle brille! (En un simulacre de confusion.) Me voilà toute habillée avec vos cadeaux maintenant. (Un silence, durant lequel Tamisey béat, la contemple, puis l'attire vers lui, et commence de lui caresser le poignet.) Monsieur Tamisey...

TAMISEY.

Quoi, mon enfant ?

KATE.

Est-ce que vous seriez disposé à m'écrire sur un papier la promesse que vous venez de me faire ?

TAMISEY.

Quelle promesse ?

KATE.

Au sujet de la nouvelle banque.

TAMISEY.

Un papier ?

KATE.

Oui. Et il y aurait sur le papier : moi, Arthur Tamisey, banquier, marié, père de famille, je me

déclare être le dernier des hommes, des imposteurs, si je ne fonde pas la banque catholique avec monsieur Lafontas.

Un court silence.

TAMISEY.

C'est vous qui avez trouvé ça?

KATE.

Comprenez bien !... Lafontas, il est mon mari; (Souriante,) et alors, n'étant pas méchante, je veux une compensation pour lui, au cas, probablement...

Elle s'intimide.

TAMISEY.

Vous n'avez donc pas confiance en moi, Kate?

KATE.

Si, mais... pauvre Lafontas!

Elle sourit de nouveau.

TAMISEY.

Vous me rendriez l'écriture, dès que la banque serait en train?

KATE.

Oh! oui. Cependant, un jour, si mon mari s'aper cevait... peut-être qu'en lui montrant...

TAMISEY.

En effet, peut-être. (Il se met à rire.) Vous ne manquez pas d'esprit, Kate! Et puisque l'affaire est bonne, près de s'accomplir... j'écrirai tout ce que vous voudrez.

KATE.

Rentrons, monsieur Tamisey... Emportez le sac de bonbons.

TAMISEY, prenant le sac et offrant son bras à Kate.

Ah ! Kate, ma chère...

KATE.

Impossible de dire combien je suis émue, touchée...

Ils entrent dans la maison, et l'une des fenêtres du rez-de-chaussée s'éclaire tout-à-coup.

SCÈNE VI

LAFONTAS, seul.

Il sort du kiosque et s'approche doucement de la fenêtre regarde. Au bout d'un silence.

Il écrit... la promesse... Le tour est joué ; nous serons riches... Riches ! (Il s'éloigne de la fenêtre.) Est-ce bizarre que je ne me sois pas mis à courtiser Kate plutôt !... Ce serait fini ; mon cœur ne battrait point ; j'aurais été un roc ! (Il se dirige vers la table.) J'ai soif. (Au moment de se verser à boire.) Hé ! mais, l'homme ne va sans doute pas rester ; sa voiture l'attend. (Il se verse à boire.) Bah ! qu'il reste ou qu'il décampe, après tout, qu'est-ce que ça doit me faire ?... Je ne veux pas que ça me fasse quelque chose.

SCÈNE VII

LAFONTAS, LA FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE, qui a ouvert la porte de la grille.

Monsieur Tamisey n'a plus besoin de sa voiture.

VOIX DU COCHER.

Bon !

Roulement de voiture. La femme de chambre rentre dans la maison.

SCÈNE VIII

LAFONTAS, **seul.**

Il gagne la porte de la grille.

Tonnerre ! C'est embêtant tout de même !

ACTE III

Le bureau de Lafontas, à la banque catholique, bureau très luxueux. Au fond, entre deux rangs de sièges divers, comme dans un salon, une cheminée, sa pendule, des candelabres. A droite, une grande, belle table, encombrée de paperasses, devant des casiers. Tableaux de sainteté aux murs. Portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, puis ABEL.

Pierre est à demi couché, sommeillant, sur le canapé. On frappe à la porte, il ne répond pas; on frappe une seconde fois, il s'éveille.

PIERRE.

J'ai rêvé qu'on frappait à cette porte. (On frappe de nouveau.) Entrez!

Il se lève. Entre Abel, des papiers à la main.

ABEL, barbe naissante.

Monsieur Lafontas n'est pas revenu de la Bourse?

PIERRE.

Pas encore, jeune homme.

Il se rassied.

ABEL.

Vous l'attendez?

PIERRE.

Non, je faisais ma sieste, comme tous les jours.

ABEL.

Dans le bureau de monsieur Lafontas?

PIERRE.

Dame! puisqu'il n'est pas là.

ABEL.

Au revoir.

PIERRE.

Vous filez?

ABEL.

J'ai du travail.

PIERRE.

Bavardons un peu.

Il se relève.

ABEL.

Une minute alors, pas plus... Eh! mais, monsieur Pierre, vous engraissez. Quelle mine! Quel air de prospérité!

PIERRE.

Que voulez-vous! J'avais rendu des services à mes frères, à notre ami Lafontas; et lorsque la banque catholique s'est organisée, ma foi, ils ont été assez bons diables. J'habite chez Guillaume, Edouard me paie mon tabac, mon blanchissage, et ce que je gagne est pour m'amuser.

ABEL.

Vous appelez ça être assez bons diables, vous ! Sapristi ! je vous trouve difficile.

PIERRE.

C'est que j'ai certaines choses à pardonner.

ABEL.

A vos frères?

PIERRE.

Oui. Leur première intention, il y a un an, quand ils renoncèrent à la coulisse pour entrer ici, quand s'est rompu le contrat Davannes-Lafontas, leur première intention a été de me renvoyer à Genève. (Abel rit malgré lui de l'intention.) Il n'y a pas de quoi rire!... Mon brave, tu ne sais rien fiche, prétendirent-ils, tu n'as même pas su devenir un Monsieur; si nous te gardions auprès de nous, à l'un, à l'autre, tu occasionnerais une foule de contrariétés, voilà donc ce que nous te proposons: cent cinquante francs par mois! mais tu vas retourner en Suisse.

ABEL.

Et puis?

PIERRE.

Bernique! pas un radis de plus. J'avais accepté d'abord, parce que... la colère! parce que les cent cinquante francs eussent été autant de moins pour eux. Toutefois, à la réflexion, je me suis dit: pas de ça! ils ont des places, faut que j'en aie une, histoire de surveiller le magot que nous avons gagné ensemble. Et je me suis fâché, saperlipopette! Et je leur ai promis que s'ils ne m'arrangeaient pas un coin tranquille, au fond de leur nouvelle boîte, je

viendrais les y embêter. Ils ont eu peur ; Guillaume a déclaré qu'il n'y aurait aucune humiliation à soutenir un proche parent dans la débine, et... saluez, jeune homme.

ABEL.

Vos frères avaient des torts, ils les ont reconnus... Eh ! bien, ils me semblent très gentils.

PIERRE.

Je ne leur en veux pas. Seulement, au lieu de me calfeutrer du matin au soir, s'ils m'avaient offert une position active, l'uniforme de la banque, le chapeau à cornes, un porte-feuille...

ABEL.

Comment, vous ambitionnez d'être garçon de caisse, vous, un employé !

PIERRE.

L'uniforme ! jeune homme, il n'y a que l'uniforme ! à cause des dames.

SCÈNE II

LES MÊMES, LAFONTAS, GUILLAUME, ÉDOUARD.

LAFONTAS.

Tiens ! Abel. Bonjour, mon ami.

ABEL, déposant ses papiers sur la table.

Des signatures à donner, monsieur.

LAFONTAS.

Votre mère se porte bien ?

ABEL.

Très bien, monsieur, je vous remercie.

LAFONTAS.

Dites-lui donc, s'il vous plaît. que j'irai la voir cette semaine. Est-ce qu'elle a loué mon ancienne chambre ?

ABEL.

Maman ne veut plus de locataire, monsieur.

Il sort.

SCÈNE III

LAFONTAS, GUILLAUME, ÉDOUARD, PIERRE.

LAFONTAS.

Il est aimable, ce garçon.

PIERRE.

Très doux, monsieur. Une vraie jeune fille! Ça ne dit jamais un mot plus haut que l'autre; ça travaille.

LAFONTAS.

Je suis content de lui.

Il s'assied à sa table et commence de signer les papiers d'Abel.

PIERRE, à Édouard.

A combien sont montées les actions de la banque aujourd'hui ?

ÉDOUARD.

A 1505.

PIERRE.

Donc, nous gagnons depuis hier ?

GUILLAUME, *assis, un carnet sur les genoux.*

600 actions, 70 francs de hausse, dernier cours, 7 fois 6 = 42. Nous gagnons 42000 francs.

PIERRE.

Nom d'une tuile ! quel malheur de n'avoir pas acheté au début de l'affaire, comme monsieur Lafontas ! Les titres ne valaient que 500 balles, on serait un tiers plus riche.

LAFONTAS.

Entendez-vous, mon cher Guillaume ?

GUILLAUME.

J'entends ; mais, au début d'une affaire, il est permis d'avoir des doutes sur sa complexion. La banque catholique était née, soit ! mais elle pouvait mourir à fleur d'âge ; tant de babys paraissent gros et gras, dont la faiblesse est épouvantable. J'ai acheté à mille francs, dès que le nôtre a eu ses premières quenottes. Et somme toute, puisque nous avons déjà un bénéfice, je suis d'avis qu'il ne faut pas se plaindre.

ÉDOUARD.

N'empêche que si tu m'avais écouté, au lieu de m'infiltrer de la prudence, naguère, lorsque nous abandonnâmes la maison de coulisse avec 120,000 francs, idem pour Lafontas, lui et nous serions encore manche à manche, et par suite, une fois meilleurs compères.

LAFONTAS.

Bah !

ÉDOUARD.

Certainement.

GUILLAUME.

Alors, d'après toi, Lafontas et nous sommes moins compères, parce que l'un a plus d'argent que les autres ?

PIERRE.

Ça s'explique.

GUILLAUME.

Sont-ils beaux !... Lafontas, regardez-les. (Celui-ci lève la tête.) Ont-ils du toupet ! Non, mais... (il se met à rire,) pour un peu, ils m'accableraient de reproches et m'accuseraient d'être un imbécile ! Comme si je leur étais une cause de ruine ! Comme si vous aviez oublié que mon affection vous est acquise, et que je compte sur la vôtre, à l'occurrence.

LAFONTAS, tranquille, achevant de signer.

Parbleu ! (Se levant, un étui à la main.) Une cigarette ? Édouard seul en prend une, qu'il allume, ainsi que Lafontas.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MATAGRIN.

MATAGRIN, élégant.

Eh bien ! les actions continuent à grandir !

GUILLAUME.

Inouï, mon vieux ! On se jette littéralement dessus.

LAFONTAS.

Vous serez riche, Matagrin.

MATAGRIN.

Je le suis. Moi, quand je considère les habits que je porte et ceux que j'avais sur le dos, j'en éprouve une sorte de vertige, et j'ai un plaisir d'enfant à me mirer dans les glaces.

LAFONTAS.

Oh ! nous n'avons pas mal gouverné notre barque. Voyez-vous les bons bourgeois, amoureux de leur train-train, à qui on raconterait qu'il y a douze mois nous étions de forts modestes coulissiers, et qu'à présent, nous sommes, les pivots de la banque catholique, capital cinquante millions; moi, directeur de la nouvelle banque, 30,000 francs d'honoraires, Guillaume, chef des ordres de bourse, 15,000, Edouard, chef des dépôts, 12,000...

PIERRE.

Pierre Davannes, chargé des relations avec la poste, 2,400.

LAFONTAS.

Et que notre banque a des succursales en province, toutes prospères !

GUILLAUME.

Et nos poules qui couvent ?

MATAGRIN.

Et les bénefs à côté, doublant les chiffres ci-contre !

PIERRE, chantant.

Vallons de l'Helvétie...

ÉDOUARD.

Chut! — C'est drôle! mais j'ai toujours eu confiance en vous, Lafontas. Sitôt votre boniment, vous vous rappelez, cette première fois, chez nous, un matin? je me suis dit : voilà celui qui nous enrichira!

GUILLAUME.

En effet, il nous apportait l'idée, la sublime idée de la banque catholique.

LAFONTAS.

Mais une idée n'est qu'une idée, messieurs; il nous fallait une femme pour la mener à bien. Et Matagrin trouva Kate.

Tous saluent Matagrin.

ÉDOUARD.

Kate se fit aimer de Tamisey, dont le surnom était l'homme-sacoche.

GUILLAUME.

Et la banque catholique fut fondée par une majorité de protestants!

MATAGRIN.

Dieu du ciel! Horreur! Sacrilège!

LAFONTAS.

Qui veut de la banque catholique à 500?

TOUS, riant.

Moi! moi! moi!

ÉDOUARD.

Le plus curieux trait de Lafontas est d'avoir enfin

rajeuni l'homme de paille. Ah ! messieurs de la législation, vous imposez aux sociétés des titres nominatifs; ah ! vous leur refusez le droit d'acheter leurs propres actions, eh bien! gare la bombe ! et Lafontas de quérir l'oncle Matagrin.

MATAGRIN.

Derrière mille garanties.

ÉDOUARD.

Et Lafontas d'attribuer au sieur Matagrin vingt-cinq royaux louis mensuels, pour parafer toutes acceptations de transfert.

GUILLAUME.

De sorte que nos titres signés Matagrin, — et ils sont nombreux ! — appartiennent en réalité à la banque. Dindonnés les jurisconsultes !

LAFONTAS.

Seulement, mes amis, n'oubliez pas une chose : c'est que sans mademoiselle Kate. .

GUILLAUME.

Le fait est que son admirable correction...

LAFONTAS.

Mérite un cadeau.

ÉDOUARD.

Dont vous seriez ?

LAFONTAS.

Dont je serais.

GUILLAUME.

A voir Dites-donc, Lafontas, est-il vrai que

Tamisey, notre président du conseil, lui apporte une action de la banque, chaque fois...

LAFONTAS, *sèchement.*

J'ignore.

ÉDOUARD.

Quand nous quitterons les affaires, dans quelques années, (*A Lafontas.*) à moins que cela ne vous déplaise, je demanderai à Kate sa main.

LAFONTAS, *légère teinte d'ironie.*

Vous n'aimeriez pas mieux Catherine ?

MATAGRIN.

Si elle consent à m'accepter ?

SCÈNE V

LES MÊMES, UN GARÇON DE BANQUE, *médaillé.*

Il remet des cartes à Lafontas.

ÉDOUARD.

Que de monde !

LAFONTAS.

Comme d'habitude.

LE GARÇON.

Monsieur, il y a en outre deux personnes. Elles se disent vos amis, et n'ont pas voulu me donner leurs cartes.

LAFONTAS.

Commençons par elles.

Le garçon de banque sort.



SCÈNE VI

LAFONTAS, GUILLAUME, EDOUARD, PIERRE, MATAGRIN.

GUILLAUME.

A tout à l'heure. Je vais prendre ma leçon d'armes.

ÉDOUARD.

Matagrin, Pierre...

Il leur montre la porte.

LAFONTAS.

Et de la publicité, une publicité extravagante, n'est-ce pas, Edouard ? dans les journaux, dans les omnibus, partout.

Les Davannes et Matagrin sortent.

SCÈNE VII

LAFONTAS, BERTIN, GEORGES, puis LE GARÇON DE BANQUE.

BERTIN.

Est-ce toi Lafontas ? O jour trois fois heureux !
Que bénit soit le ciel qui te rend à mes vœux...

Tu ne me reconnais pas ?

LAFONTAS.

... Non.

BERTIN.

Bertin... Jean Bertin, du lycée de Versailles.

Qu'une barbe mousseuse amplifie et transforme.

Ah! mon gaillard, je te retrouve donc! Tu peux te vanter de m'avoir fait courir, par exemple! courir et te chercher inutilement. Je ne te cherchais plus même, lorsque hier, figure-toi, aux Ambassadeurs, tout-à-coup, un vieux monsieur, dans mon dos, s'est mis à prononcer ton nom, à glorifier la banque catholique. C'était une piste! des souvenirs me lancinant, j'ai interrogé le vieux monsieur, il m'a répondu; et me voici, très cher, avec Georges.

Il s'avance, la main tendue.

LAFONTAS, sans bouger, impassible.

Georges? Quel Georges?

BERTIN.

Mais, lui, le bon Georges, sacrebleu! du lycée de Versailles, comme nous.

LAFONTAS.

. .Souviens pas.

BERTIN, l'œil aigu.

Hé! hé! tu as la mémoire courte.

LAFONTAS.

C'est si loin, le collège!

BERTIN.

A 18 kilomètres de Paris.

LAFONTAS.

Si ennuyeux! que je ne m'explique pas l'importance que vous y attachez.

BERTIN.

Oh ! oh ! tu ne me tutoies plus ?

LAFONTAS.

Non ; je ne tutoie plus.

BERTIN, à Georges.

Il est fier.

LAFONTAS.

Est-ce que vous habitez toujours Versailles ?

BERTIN.

Peu.

LAFONTAS.

Une belle ville, cependant ! des jardins magnifiques, des bois, le château. A votre place...

GEORGES, bas à Bertin.

Filons. Il est trop pignouf.

BERTIN.

Minute, que je lui rende sa monnaie. (A Lafontas.) Et, bien entendu, ça va comme tu le désires, à la Bourse ?

LAFONTAS.

Oui.

BERTIN.

Moi, je ne m'y serais pas habitué.

LAFONTAS.

A cause ?

BERTIN.

Dame ! les larmes des veuves, les cris des orphe-

lins, le râle des imbéciles! sans compter les gardiens de la paix qu'on rencontre.

GEORGES, à part.

Vlan!

LAFONTAS.

Vous croyez à ces bourdes ?

BERTIN.

Si j'y crois! Vertu de ma mère !

GEORGES, bas.

Filon-ons.

Bertin lui impose silence.

LAFONTAS.

Et vous, Bertin, qu'êtes-vous devenu depuis le temps?

BERTIN.

Tu vois... je te regarde.

LAFONTAS.

Mais, vous devez faire quelque chose. Si je ne me trompe, vous n'étiez pas d'une famille riche!

BERTIN.

En effet, nous étions boursiers l'un et l'autre au lycée de Versailles. Tu te rappelles comme ceux qui payaient ne nous aimaient guère.

LAFONTAS.

Eh bien?

BERTIN.

Eh bien, tu étais boursier, tu l'es encore, (Georges ricane ;) moi, je n'avais pas la vocation, je

me suis improvisé artiste. Je fabrique des caricatures pour les journaux. Tu n'as pas vu mes dernières, dans l'*Amusant* ?

LAFONTAS.

Non.

BERTIN.

Face à face.

LAFONTAS.

Non.

BERTIN.

Celle de gauche représente des financiers qui causent.

LAFONTAS.

Pas de texte ?

BERTIN.

Si, un bout ; 4 et 4 font 12.

LAFONTAS.

... Et la seconde ?

BERTIN.

La seconde nous montre un intérieur. Au milieu, une table, et sur la table, des billets de banque. Personnages : deux financiers. Le plus âgé quittant son bureau à l'autre : tapez donc des mains jusqu'à ce que je revienne.

LAFONTAS, impassible.

Ça arrive. (Portant la main à son gousset.) Vous n'avez rien à me demander ?

BERTIN, menaçant.

Pour qui nous prends-tu ?

Georges l'arrête.

LAFONTAS.

Alors... (Il sonne ; paraît le garçon de banque.) Dubois, introduisez les personnes qui attendent, toutes. C'est l'heure des braves gens. (Au moment où le garçon ouvre la porte.) La banque n'a pas de secrets. Elle reçoit à cœur ouvert.

SCÈNE VIII

LAFONTAS, BERTIN, GEORGES, 1er CLIENT, UN ARCHITECTE, UNE VIEILLE DAME, 2e CLIENT, 3e CLIENT, et une quinzaine d'individus, pêle-mêle.

1er CLIENT.

Excusez la démarche, monsieur Lafontas ; mais, cette semaine, grâce à vous, j'ai gagné de telles sommes, qu'il me faut vous en remercier...

PLUSIEURS VOIX.

Nous aussi ! Nous aussi !

1er CLIENT.

Et vous dire en quelle profonde estime je tiens vos lumières et votre sagesse.

UNE VOIX.

Bravo !

LAFONTAS.

Qu'on me trouve une maison de finance où clients et patrons soient mieux d'accord ! Il n'en existe point. Mesdames et messieurs, quand vous êtes satisfaits, je le suis à mon tour... et confus de vos témoignages unanimes. Je ne regrette qu'une

chose : c'est, maintenant, qu'un de nos ennemis, un Juif, ne soit pas là pour voir et raconter ce qu'il aurait vu.

PLUSIEURS VOIX, entre elles, avec de petits rires.

Ah! ah! — Ils doivent être joliment furieux! — Vous pensez!

UN ARCHITECTE, des plans à la main, très agité.

Monsieur, un immeuble restauré, incommode, sans dehors, sans valeur décorative, est-il vraiment digne de vous, de votre clientèle, de la France, de Paris, capitale de l'Europe? Je ne le crois pas; et certes! vous ne le croyez pas non plus. L'évidence crève les yeux. Je me suis donc mis au travail, et vous apporte un projet de bâtisse grandiose : le temple de la fortune, avec statues allégoriques. (Déployant ses papiers.) Débutons par la façade.

LAFONTAS, bon enfant.

Un temple... grec? Oh! monsieur... (Il sourit et on rit.) Cela aurait convenu à tant de nos bâcleurs d'affaires!... Mais je plaisante, laissez-moi vos dessins, nous protégeons beaucoup! on les examinera, et je vous écrirai.

UNE VIEILLE DAME.

C'est un flacon d'eau du Jourdain, mon cher directeur, et une miniature de notre Saint-Père le pape, qu'un groupe de femmes pieuses m'a chargée de vous offrir.

LAFONTAS.

Je les accepte comme vous me les donnez, madame, de cœur. Rien ne pouvait m'être plus agréable. Car le Saint-Père nous encourage, et n'ignore

aucunement que notre but est le triomphe définitif de la religion.

Il installe flacon et miniature sur la cheminée.

BERTIN, bas à Georges.

Quel menteur !

2e CLIENT.

J'ai en poche tout mon avoir, monsieur, et j'arrive de Bretagne pour vous demander un conseil.

LAFONTAS.

Achetez de nos actions.

3e CLIENT.

Même à 1500 ?

LAFONTAS.

Même à 2000, dans une quinzaine de jours, puisqu'elles montent, montent sans trêve, puisque chacun se les arrache. Nous sommes désormais une forteresse inexpugnable ; le Juif est réduit au silence.

UNE VOIX.

Vive la banque catholique !

TOUS.

Vive la banque catholique !

LAFONTAS.

Allons ! à bientôt ! Vos intérêts me réclament. (Distribuant des poignées de main.) A bientôt ! A bientôt !

BERTIN, de haut.

Adieu :

LAFONTAS, glacial.

Adieu.

Sortent Bertin et Georges, derrière les autres.

SCÈNE IX

LAFONTAS, LE GARÇON DE BANQUE.

Il remet une carte à Lafontas.

LAFONTAS.

Joseph Baker... Connais pas. (Au garçon.) Vous connaissez?

LE GARÇON.

Non, monsieur.

LAFONTAS.

Faites entrer.

Il va à sa table

SCÈNE X

LAFONTAS, L'INCONNU.

Celui-ci, tournure d'ancien notaire, cinquante ans, une rosette multicolore.

LAFONTAS.

Asseyez-vous, monsieur.

L'INCONNU, s'asseyant.

C'est bien à monsieur Lafontas que j'ai le plaisir

de m'adresser ? Henri Lafontas, n'est-ce pas ?... directeur de la banque catholique ?

LAFONTAS.

A lui-même, monsieur... Baker, je crois ?

Il regarde la carte.

L'INCONNU.

Toutes mes excuses, mais je ne m'appelle point Baker. Ce nom est un simple nom que j'ai emprunté pour m'introduire jusqu'à vous, au moyen d'une carte.

LAFONTAS.

Ah !

L'INCONNU.

Personne ne peut nous entendre ?

LAFONTAS.

Absolument personne.

L'INCONNU.

Bon. Si donc, maintenant, vous voulez me donner votre parole d'honneur la plus sérieuse, que, au cas où ce que j'ai à dire ne vous conviendrait point, vous ne crierez pas, vous ne sonnerez pas, vous ne vous fâcherez pas haut, vous me laisserez sortir tranquillement, comme un homme de mon âge doit sortir... je commencerai à parler, à m'acquitter d'une mission dont on m'a chargé près de vous.

Pendant ce temps, Lafontas a ouvert un tiroir, et y a pris un petit revolver, qu'il dissimule sous une feuille de papier.

LAFONTAS.

Qui, on ?

L'INCONNU.

Vous le sauriez, monsieur.

LAFONTAS.

Voilà un étrange préambule!

L'INCONNU.

Nécessaire. Voulez-vous me donner votre parole d'honneur? J'ose promettre que vous ne le regretterez nullement.

LAFONTAS.

Je ne comprends pas; je ne m'explique pas du tout; mais, vous m'avez l'air d'un homme en son bon sens...

L'INCONNU.

Plein de bon sens, je vous l'affirme, (Avec un sourire.) de bon sens, et de bons sentiments pour vous. La suite vous le certifiera.

LAFONTAS.

Recevez donc ma parole d'honneur, la plus sérieuse, comme vous dites.

L'INCONNU.

Alors, monsieur, voici! (Cherchant ses mots et les tirant de son tréfonds.) C'est vous, n'est-ce pas, si mes renseignements sont clairs, qui avez eu l'idée de la banque catholique? (Lafontas s'incline.) Excellente idée, monsieur, que celle de grouper certains capitaux... orthodoxes à l'encontre d'autres capitaux... moins orthodoxes! et je vous en félicite. Aussi, voyez quel succès immédiat! quel retentissement! (Lafontas s'incline.) Cela répondait à des besoins respectables; cela se produisait après de violentes, de

bruyantes attaques. On n'avait pas trouvé mieux! C'était un coup solide, d'une conception... originale. David ayant armé sa fronde visa Goliath au front. Pfff! entendez-vous le sifflement de la pierre dans le ciel? Elle va, elle va, dangereuse, coupante, plus preste qu'un oiseau. Seulement, il existe parfois des seulement! à la place de frapper le géant au front, voyons un peu ce qu'elle a fait, votre pierre, car, vous et moi, nous apercevons encore Goliath debout... Eh bien, pour une foule de raisons, soit que les impalpables, dans l'éther, aient détourné le choc, soit que les armes du colosse, étincelantes d'or, de rubis, d'émeraudes, vous aient troublé la vue, soit que le moment fut inopportun, (Souriant,) parce que le Seigneur ne l'avait pas choisi, la pierre, votre pierre nous a glissé contre une tempe, et elle a continué son chemin, le continue... Plaise à tous qu'en tombant, tôt ou tard, elle ne soit cause d'aucune blessure.

Un court silence.

LAFONTAS.

Mon Dieu, monsieur... vous me racontez l'histoire d'un David, qui, au lieu de tuer Goliath, le manqua... Je savoure l'apologue; il est intéressant; mais, hors vos dires, qui me prouve que la pierre en question ait dépassé Goliath? Mon avis, à moi, est au contraire que loin de l'avoir dépassé, elle ne l'a point encore atteint, et siffle face à lui, et avant peu, l'atteindra... quand on aura compris.

L'INCONNU.

Compris quoi, monsieur? Si l'on était capable de comprendre, soyez-en persuadé, on aurait déjà compris, depuis longtemps, et l'argent bien gagné, l'honnête argent ne viendrait ni à nous ni à vous.

LAFONTAS.

Soit! mais le monde est peuplé de gens qui veulent s'enrichir très vite, ou qui, riches déjà, voudraient posséder davantage. La spéculation est au fond des âmes; le spéculateur est l'idole qu'on louange. De l'audace, une malice imperturbable, le sens commun... du vol, et les foules admirent. Oui, nous pouvons causer, puisque vous êtes de la partie! Malheureusement, il y a des malheureusement quelquefois, rien ne demeure stationnaire, et une minute surgit toujours, minute psychologique, où, à force d'admirer l'admirateur est las, et si doué qu'il soit pour l'admiration a besoin de nouveau pour admirer derechef. Eh! bien, ce nouveau, je m'imagine l'avoir capté. On ne vous respecte plus; on vous accuse des pires actes: sus aux Juifs! mort aux Juifs! j'ai donc saisi un étendard, à mon tour. Il me le fallait différent du vôtre, n'est-ce pas?... Et vous voyez, monsieur, il flotte et ne se déchire point.

L'INCONNU.

Chacun est libre de sa route. Mais, vous imaginez-vous, par hasard, que ce que le vulgaire nomme les Juifs se compose uniquement de Juifs? Je dois vous détromper. Il y a des catholiques avec nous. Il y a tous les catholiques à qui les Juifs ont fait gagner de l'argent. Et vous n'ignorez pas, je suppose, que, lorsqu'on a fait gagner de l'argent à quelqu'un, ce quelqu'un-là vous reste attaché pour la vie.

LAFONTAS.

Evidemment; aussi, vous dirai-je que, sachant les choses, la banque catholique est soutenue par nombre de protestants. Les affaires sont les affaires.

L'INCONNU.

Qu'est-ce qu'une affaire de cinquante millions, à côté de la nôtre ?

LAFONTAS.

On lancera une deuxième émission.

L'INCONNU.

Nous pourrions bavarder comme cela pendant trois heures, et cela ne nous mènerait à rien. Permettez-moi de suivre... mon apologue. (Geste d'assentiment de Lafontas.) Donc, Goliath est debout, et le petit David m'apparaît assez penaud de ne pas l'avoir tué. (Dénégation de Lafontas.) Admettons-le, je vous prie. Que surviendra-t-il ?... David va préparer une seconde pierre, et Goliath, qui méprisait d'abord son antagoniste, va se dissimuler de son mieux, feindre d'abandonner le combat, et agir par la ruse, désormais. Car je connais Goliath, et suis certain qu'il n'oubliera pas. Il est puissant, riche, — vous le savez ! — il a énormément d'amis à Londres, à Vienne ; et, peu à peu, le pauvre David, si robuste naguère, sera tout étonné de moins bien respirer, de sentir un vague malaise, de ne plus même avoir envie de sourire, d'avoir perdu jusqu'à son appétit, de vivre en un désert horrible, désolé, sans espoir. (Brusquement.) Mais voilà! le temps court, trop de soins nous réclament, il faudrait louvoyer, remettre, et ceux qui m'envoient préfèrent en finir le plus tôt possible.

LAFONTAS, ironiquement.

Diable !

L'INCONNU.

On a déjà beaucoup agi, à la sourdine. Toutefois, on désirerait savoir jour par jour ce qui se passe

dans la maison, ce qu'elle vaut, ce qu'elle médite. On récompenserait magnifiquement la personne...

LAFONTAS.

Assez, monsieur.

L'INCONNU.

Magnifiquement. On lui propose...

LAFONTAS.

Si vous ne déguerpissez pas, je vous fais jeter à la porte.

L'INCONNU, sans bouger.

Malgré votre parole ?

LAFONTAS.

Malgré tout.

L'INCONNU.

Pas mal ! Mais vous semblez oublier plusieurs choses, mon cher monsieur : 1° que vous êtes entré chez les Davannes, jadis, avec les 30,000 francs d'une mercière, votre maîtresse; 2° que vous êtes orné d'une fausse madame Lafontas...

LAFONTAS.

Taisez-vous.

Il prend son revolver.

L'INCONNU.

Rangez-moi donc ça dans un tiroir. (Lafontas obéit machinalement.) 3° que si vous ne devenez pas notre homme, nous en inventerons un autre, moins scrupuleux, suffisamment renseigné. Etes-vous plus calme ?

LAFONTAS, très bas.

Assez.

Un court silence.

L'INCONNU.

Vous voyez que nous ne manquons pas d'adresse, monsieur. Et l'on vous a choisi, et l'on persiste à vous choisir, parce que vous êtes intelligent, qu'on a des preuves de votre intelligence... comme du reste.

LAFONTAS.

Elle est propre, mon intelligence!

L'INCONNU.

Si, si, vous êtes très intelligent. (Un silence.) Reprenons-nous la conversation où nous l'avions laissée, amicale, tout-à-l'heure ?

Un court silence.

LAFONTAS.

Parlez.

L'INCONNU, doucement.

On vous donnerait trois millions, de la main à la main ; on vous garantirait une place avec des appointements égaux à ceux que vous possédez. De plus, vous avez quelques actions de la banque catholique?

LAFONTAS.

J'en ai.

L'INCONNU.

De plus, on vous les réaliserait, quand le moment sera venu.

LAFONTAS.

C'est abominable!

L'INCONNU.

Abominable ? Eh ! non, mon cher monsieur. C'est votre jeunesse qui vous fait trouver abominable une de ces parties comme il s'en joue invariablement à la Bourse. La place est aux plus forts, aux plus riches, aux plus experts.

LAFONTAS.

Oh ! si je ne l'avais pas imaginée, cette banque catholique ! et si je n'y croyais pas, un peu !

L'INCONNU.

Baste ! on croit un jour, et le lendemain, on doute. C'est l'éternelle histoire.

LAFONTAS.

Permettez-moi de réfléchir.

L'INCONNU.

Une semaine, deux semaines même, s'il vous les faut. Tenez ! chaque soir, de huit à neuf, je serai au café de Bourges. Apportez-moi une réponse favorable. Je vous mettrai en relations avec les gens dont je ne suis, hélas ! que l'obscur interprète ; et vous verrez comme ils sont spirituels, du meilleur monde, et coulants en affaires.

LAFONTAS, *ironiquement.*

Oui !

L'INCONNU, *lui tendant la main.*

Au revoir ?

LAFONTAS, accablé, lui tendant la sienne.

Au revoir.

L'INCONNU.

Nous avons l'air d'enterrer quelqu'un. (Lafontas sourit tristement.) Et au fond, qui sait ce que vous pensez de moi?... Je parie que vous vous dites : voilà un Juif! un vrai Juif! le type du Juif!... Eh! bien, cher monsieur, pas du tout! je suis catholique, bon catholique, pratiquant. Réfléchissez aussi là-dessus. Café de Bourges, n'est-ce pas, de huit à neuf?

Il sort.

SCÈNE XI

LAFONTAS, seul, après un silence.

C'est abominable, des propositions pareilles!... abominable et ridicule! (Il prend une cigarette, la tourne, la déchire, puis va la jeter dans la cheminée.) Ah! ça, comment a-t-il appris pour Kate, pour Catherine?... (Il s'assied sur le canapé.) Il est évident que cet homme a raison, et qu'entourée d'ennemis, la banque, ma banque sautera comme tant d'autres ont sauté!... Tonnerre! sont-ils forts ces gaillards-là! sont-ils forts!... J'aurais dû les voir, les convaincre de marcher avec nous, en se cachant. L'affaire n'était pas mauvaise, aurait pu les séduire, les amuser, et ma foi, côte à côte, divisés pour le plus grand nombre, mais unis quand même, on aurait accompli des merveilles d'astuce, réalisé des gains phénoménaux. Tandis que maintenant!... trop tard! Ils n'accepteraient plus. (Il se lève, rôde, puis commence de remonter la pendule, fébrilement.) Ruinés! nous allons être ruinés, coulés, engloutis, Tamisey, Guillaume,

Edouard, et moi; car je ne les trahirai point. Ce serait honteux! (Il fait craquer ses doigts.) Honteux! (Un court silence.) Il y a des moments où on se sent vieux comme les rues; et c'est à peine, tant mon enfance me paraît loin, si je me rappelle le visage de ma mère. Ah! la pauvre femme, qu'elle est heureuse d'être morte! heureuse de n'avoir jamais vu son fils tel que la vie l'a fabriqué, l'ambition, les femmes, la saleté courante!... Son rêve me désirait soldat, probe. Mais non, je n'ai voulu d'aucun métier honorable, et, l'âge venant d'être utile de servir à quelque chose, voilà ce que je me suis fait! (Il s'abat dans un fauteuil et s'absorbe davantage.) Je n'irai pas au café de Bourges, je ne trahirai personne.

Un silence durant lequel, derrière lui, Kate, en charmante toilette de ville, s'est avancée avec mille précautions, puis soudain, lui a mis ses deux mains gantées sur les yeux.

SCÈNE XII

LAFONTAS, KATE.

KATE.

Qui est-ce?

LAFONTAS, tressautant et se dégageant.

Vous?

KATE.

Il a eu peur de moi.

Elle l'embrasse.

LAFONTAS.

Ah! ma bonne amie!

KATE.

Quoi, my dear? Vous êtes bouleversé.

LAFONTAS.

Un homme sort d'ici, et m'a offert de m'acheter. Tout ce qui se passe dans la banque, je serais tenu de le lui redire.

KATE.

Un homme d'âge, n'est-ce pas? sérieux, vêtu de noir, une rosette à la boutonnière?

LAFONTAS.

Vous le connaissez donc?

KATE.

C'est moi qui vous l'ai envoyé. Il était venu me rendre visite avant-hier, samedi, et me conter sa petite histoire : David et Goliath.

LAFONTAS.

Et vous lui aviez répondu ?

KATE.

Tout de suite, qu'il avait raison.

LAFONTAS.

Raison !

KATE, hésitante.

Je lui ai conseillé de s'adresser à vous, je lui ai expliqué votre caractère. . un peu vacillant. Puis, comme il craignait de ne pas réussir, on craint toujours avec les personnes hésitantes! je lui ai fourni le moyen de vous prendre,

LAFONTAS, furieux.

Mille millions... (Il achève son blasphème du geste.) C'est par trop raide.

KATE.

J'ai cru bien faire.

LAFONTAS.

Bien faire ! (Il rit méchamment.) Bien faire ! Ou la bienfaisance va-t-elle se nicher ! (La secouant.) Hé ! misérable femme, je ne valais pas grand'chose, mais dorénavant, grâce à vous, je vaudrai moins que rien !

KATE.

Pourquoi ?

LAFONTAS.

Pourquoi! Voici qu'elle me demande pourquoi, maintenant ! Il y a des êtres nés dans le mal, en vue du mal, et qui ne comprendront jamais plus !

KATE, très doucement, naïvement.

C'est donc mal de vous avoir aimé, de vous aimer encore, et de ne pas vouloir que vous vous nuisiez à vous-même ?

LAFONTAS.

Catherine ne se serait point permis d'agir ainsi ! Catherine m'aime, elle ! car, au lieu de me pousser vers l'ordure, sans cesse la malheureuse s'est efforcée de me retenir, de réveiller mes quelques bons instincts.

KATE.

Ça lui a pas servi. Dès que vous avez pu, vous m'avez fait la cour, vous l'avez abandonnée. Mais

continuez à m'injurier, Henri, à me secouer par les épaules; de vous, je le supporterai.

Un court silence.

LAFONTAS.

Quelle somme vous a-t-on proposée pour me livrer aux Juifs?

KATE.

Cinq cent mille francs.

LAFONTAS.

Ce n'est pas beaucoup.

KATE.

J'ai préféré accepter moins, et qu'on vous attribuât davantage.

Un silence.

LAFONTAS, dégouffrant un soupir.

Ah! ma pauvre banque catholique!

KATE.

Les catholiques, voyez-vous, ils se remuent pas assez.

LAFONTAS.

Je le crains.

KATE.

Ils se figurent que tout leur est dû.

Nouveau silence, durant lequel, de ci, de là, se promène Lafontas.

LAFONTAS.

Si je ne m'abuse, nos titres augmenteront encore de 500 francs, hé?

KATE.

Avant leur dégringolade ?

LAFONTAS.

Oui.

KATE.

Je les cote mieux.

LAFONTAS.

Doublons le chiffre.

KATE.

Vous pouvez.

LAFONTAS, calculant de tête.

Six cents actions à 2.500, 6 fois 25=150... un million et demi. Ça, et l'offre Baker, quatre millions et demi. Plus mes appointements à courir, 30 000 fr. (Il commence de s'égayer.) Hé ! hé !... deviendrais-je un capitaliste ?

KATE.

Moi aussi, j'ai gagné de l'argent... pas loin de cent soixante mille dollars.

LAFONTAS.

Peste !

KATE.

Et je ne compte pas la promesse.

LAFONTAS.

Fichtre !

Nouveau silence.

KATE.

M'autorisez-vous à parler, Henri ?

LAFONTAS.

J'écoute.

KATE, venant à lui.

Eh bien !... j'avais prévu que, d'abord, vous vous mettriez en colère ; mais j'avais prévu de même, qu'à la réflexion, vous ne m'en voudriez pas longtemps.

LAFONTAS.

Détrompez-vous, Kate, je suis toujours furieux.

KATE, souriant.

Non.

LAFONTAS.

Je vous l'assure.

KATE, lui tapotant une joue.

Incredible !

LAFONTAS.

Bas les mains.

Il se détourne. Un court silence.

KATE, demi-boudeuse.

Après déjeuner cependant, vous m'aviez assise sur vos genoux... dorlotée, câlinée, (Montrant ses yeux, sa bouche.) embrassée là, et là. C'était donc une comédie !... Oh ! oh ! vilaine chose que les tendresses mensongères ! (Protestation de Lafontas.) Ce n'était pas une comédie ?... On peut vous croire ?... Alors, au nom de quoi, m'avez-vous déclaré que jamais une minute, une seconde, vous ne restiez sans penser à Kate, doucement ? (Autre court silence.) Elle est très affectueuse, votre petite Kate... Et si vous l'aimiez comme elle vous aime, de cœur, de tout son

cœur qui n'a aimé que vous, ingrat ! vous lui pardonneriez vite ; et pour la peine... elle enverrait le Tamisey au diable.

LAFONTAS.

Jurez-le.

KATE.

Je jure. (Lafontas se laisse embrasser.) Seulement, de son côté, Henri se débarrasserait de Catherine. Plus de promenades chez Catherine.

LAFONTAS.

Qu'est-ce qu'elle deviendrait sans moi !

KATE.

Elle a un fils.

LAFONTAS.

Non, allez, Kate ! N'achevons pas Catherine. Je n'en ai pas le courage. Nous l'avons trop fait souffrir, depuis quelques mois.

KATE.

Si c'était bien fini entre vous, mon Dieu, je suis pas méchante, on garderait Catherine.

LAFONTAS.

Ne le sais-tu pas, voyons, que c'est fini ? (Il l'embrasse à son tour.) Et... véritablement... je dois accepter les propositions ?...

KATE.

Dame ! tes affaires, nos affaires avant celles des autres !

LAFONTAS.

Oui ; mais les Davannes, qu'on me défendra de prévenir...

KATE.

Il y aurait peut-être moyen que Guillaume épouse mademoiselle Tamisey, le plus tôt possible !

LAFONTAS.

Chic ! tu me décides. Car, vis-à-vis de Tamisey, j'étais tranquille. Tamisey, lui, s'en tirera. Le plus qu'il risque d'ailleurs, c'est de la prison.

Un court silence. Lafontas fredonne un petit air.

KATE.

Et quand répondras-tu à monsieur Baker ?

LAFONTAS.

Demain.

KATE, lui sautant au cou.

Aoh ! the beautiful, darling, little pet ! Comme il est mignon, gentil ! Comme on l'aime !

Elle l'embrasse tant qu'elle peut. On frappe.

LAFONTAS, après que Kate a couru s'asseoir.

Entrez.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, TAMISEY.

TAMISEY.

Bonsoir Laf... (Apercevant Kate.) Madame. (A Lafontas.) Passez donc dans mon bureau, je vous prie. Il s'y trouve des messieurs du conseil qui désireraient vous parler : le marquis de Lacoste, le baron Durand, d'autres. (Allant à Kate et lui baisant la main.) Chère madame...

Lafontas sort.

SCÈNE XIV

TAMISEY, KATE.

Celui-ci écoute s'éloigner les pas de Lafontas.

KATE.

Quoi de neuf, Arthur?

TAMISEY, il boude.

Rien. Si, pourtant ! il y aura demain huit jours que je ne vous ai aperçue.

KATE.

C'est que vous ne teniez pas à me voir.

TAMISEY.

Moi ? je me suis présenté cinq fois chez vous : Madame était sortie ! et à quatre lettres, vous n'avez accordé aucune réponse.

KATE.

Ça, c'est vrai, je suis coupable.

TAMISEY.

Pourquoi ne m'avez-vous pas répondu?

KATE.

Je voulais répondre, mais les matinées sont d'un court! On a juste le temps de dormir.

TAMISEY.

Kate, vous ne m'aimez plus.

KATE.

Vous répétez toujours la même chose.

TAMISEY.

C'est que je regrette l'époque où je n'avais pas droit de vous la dire, cette chose. Êtes-vous libre demain ?

KATE.

Non, pas demain. C'est mon jour de réception.

TAMISEY.

Après demain?

KATE.

Mercredi ? c'est le jour de madame Tamisey.

TAMISEY.

N'y allez pas.

KATE.

Ce serait inconvenant.

TAMISEY.

Eh bien, jeudi, vendredi. On s'arrange, on se débrouille, que diable!

KATE.

J'ai rendez-vous jeudi avec ma couturière, et vendredi, nous montons, une bande de dames, sur la colonne Vendôme. Je vous écrirai.

TAMISEY, avec amertume

Compte là-dessus, mon bonhomme!

KATE.

Vous êtes de mauvaise humeur, monsieur Tamisey.

TAMISEY.

Ai-je tort? Soyons raisonnables! Je frappe chez votre mari, et qui ai-je le déplaisir d'y rencontrer?... Vous... dans ce bureau! quand vous savez parfaitement, qu'après la Bourse, je suis dans le mien.

KATE, elle s'agace.

Si je n'ai plus même l'autorisation de venir chez mon mari! si c'est de lui que vous êtes jaloux!

TAMISEY.

C'est de lui, en effet... depuis le soir où je vous ai reconnus au Bois.

KATE.

Nous prenions l'air.

TAMISEY.

On ne prend pas l'air avec son mari.

KATE.

Pourquoi ?

TAMISEY.

Parce que ça peut faire de la peine à un autre. Voyons ! Kate, je gage que vous vous êtes mise à aimer Lafontas.

KATE.

Chut !

TAMISEY.

J'en étais sûr. Elle me trompe.

KATE.

Si j'aimais Lafontas, de toute manière, ce ne serait pas vous tromper.

TAMISEY, piteusement.

Pardon ! je suis le plus amoureux.

KATE, en colère.

Ah ! cessons de discuter, voulez-vous ? Car je suis très nerveuse aujourd'hui. Comment ! vous êtes vieux pas beau, pas souvent aimable, et il vous faudrait avoir tous les privilèges ! Eh bien ! non, ça m'ennuie, à la fin ! et si vous êtes pas satisfait, bonsoir. Allons-nous en, chacun de notre côté.

SCÈNE XV

LES MÊMES, LAFONTAS.

LAFONTAS.

Ces messieurs sont partis. Ils jugent nécessaire une émission...

TAMISEY.

Nous recauserons de la chose plus tard, hein? Elle ne presse pas. En attendant même, si le café anglais vous amuse, et derrière lui, quelque joyeux héâtre, nous passerons la soirée ensemble.

LAFONTAS.

Volontiers.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, ABEL.

ABEL.

Excusez-moi, messieurs, madame... (A Lafontas. Je viens chercher les signatures.

LAFONTAS.

A droite, sur ma table.

Il se coiffe.

TAMISEY.

Filons par mon bureau.

Sortent Lafontas, Kate, et Tamisey.

SCÈNE XVII

ABEL, puis PIERRE.

Abel groupe les papiers; Pierre entre.

PIERRE.

Tiens! Abel.

ABEL.

Oui, j'emporte ces paperasses.

PIERRE.

Une minute, et je suis à vous.

Il commence de regarder, de quêter, ici et là.

ABEL, tout à coup.

Qu'est-ce que vous avez perdu?

PIERRE.

Rien ; mais, jeune homme, quand les patrons sont dehors, chaque jour, je rôde comme ça de bureau en bureau, pour voir si dans cette maison richissime, par hasard, on n'aurait pas laissé tomber un louis à terre.

ACTE IV

La Bourse; le haut de l'escalier, à gauche. Beaucoup de monde. Des entrants, des sortants, des causeurs. Près de la porte, sur la gauche, quelques personnes, d'aspect tranquille : les papiers. Au milieu, le petit groupe de l'Extérieure Espagnole. A droite, un groupe nombreux, celui des Valeurs, autour de gens assis en ovale. Presque chaque individu a une cote et un crayon aux mains. C'est l'hiver.

SCÈNE PREMIÈRE

BERTIN, GEORGES, LA FOULE, UN INDIVIDU, puis UN MÉDECIN.

VOIX DIVERSES, dans le petit groupe.

D. A sept huit, j'ai vingt mille ex. (**Ou dix mille, ou trois mille; prononcer ex. au lieu d'extérieure.**) R. A sept huit, je prends. D. Dont demi, je prends l'ex. R. Dont demi, j'ai l'ex.

VOIX DIVERSES, dans le groupe des valeurs.

D. A huit francs, je prends du Rio. R. A neuf 37, j'ai du Rio. D. Dont dix, je prends du Rio. R. Dont cinq, j'ai du Rio. D. A trois francs, je prends de l'Egypte. R. A quatre 37, j'ai. D. A sept huit, je prends de l'Orient. R. A quinze seize, j'ai de l'Orient.

Tout cela se mêlant, se croisant, durant jusqu'à la fin de l'acte. Comme gestes, le donnant rejette, et le preneur attire.

BERTIN, contre une colonne.

Alors, c'est un krach?

GEORGES.

Oui, colossal.

BERTIN.

Et tu crois qu'aujourd'hui sera le grand jour, la fin de la fin?

GEORGES.

Il paraît.

BERTIN.

Misère et corde! au moins verrai-je des boules de financiers décavés!

GEORGES.

Ne t'amuse pas à crier ça trop haut, on t'échinerait.

BERTIN.

On m'échinerait? Diable! c'est donc comme aux Carrières d'Amérique, où il ne faut pas dire de mal des voleurs?

GEORGES.

Chut! encore une fois.

BERTIN.

Quel vacarme là-dedans! Quelle démence! N'importe! j'avoue ne pas saisir pourquoi la banque catholique, naguère si florissante, est à cette heure en pleine déconfiture!...

GEORGES.

Veux-tu que je tâche de te l'expliquer?



BERTIN.

Tâche ; pendant que je dessinerai un peu.

Il sort un album de sa poche et commence de croquer divers types.

GEORGES.

Eh bien, écoute... tu trouves une affaire, n'est-ce pas? gentille, capable de rapporter quinze pour cent ; et tu mets cette affaire en actions, à un capital... rémunérateur. Que va-t-il se passer? Grâce à ton adresse, à ce que l'affaire semble bonne, tes actions s'enlèvent d'un coup. Elles n'existaient point hier, et les voici déjà qui gonflent, remuent, flottent. Un jour tu les fais monter en distribuant des dividendes fictifs, c'est prendre sur le capital ! un autre jour, elles baissent, malgré toi, parce que tu as des rivaux, des ennemis, dont l'unique but serait de te moudre les omoplates. Mais, tu n'en es pas plus malade ! Cependant, la calomnie commence de se hérisser, de glapir. Tu lui réponds avec de la réclame, une réclame monstre. On s'occupe de Bertin, on se chamaille, deux partis s'organisent : les verts, les rouges; du tapage ! Cela, éternellement, a grisé les foules. Et l'affaire s'embrouillant, aussitôt tu réalises des bénéfices invraisemblables.

BERTIN.

A cause ?

GEORGES.

Mystère ! Le public est emballé. Si le public est emballé, par exemple, il y a des hommes d'affaires sérieux, glacés, qui, à l'encontre, ne s'emballent jamais. Leur métier est de ne pas s'emballer. Plus le gogo perd la tête, plus ils demeurent sages. Ceux-là consultent les livres de transfert, espionnent, quêtent dans tous les sens, s'aperçoivent un

beau matin que les cours sont trop élevés, et s'établissent vendeurs à découvert. Qui l'emportera, toi ou eux ?

BERTIN.

Moi, si ça ne te fait rien !

GEORGES.

Nouvelles réclames de ta part, nouvelles ripostes de la leur. Il arrive qu'un de tes ennemis se suicide. On se conte à l'oreille, — tu n'es pas une bête, — qu'il s'est ruiné en voulant occire... disons la banque catholique, et sur le cadavre du malheureux, l'enthousiasme n'a plus de bornes. Tes actions, la veille à mille, montent à trois mille francs. Je t'intéresse ?

BERTIN.

Bigre ! Mes actions sont à trois mille francs.

GEORGES.

Mais voilà !... c'est qu'à force de spéculer, toutes les valeurs possibles et imaginables ont suivi la danse orageuse des tiennes. Tu as rompu l'équilibre du marché.

BERTIN, comiquement.

Moi ?..: rompu l'équilibre... du marché ?

GEORGES.

Une banque saute à Marseille, une deuxième à Lyon ; et, comme le groupe de tes rivaux, de tes opiniâtres rivaux, pour des raisons spécieuses, se mêle de vendre bruyamment cette fois, sur un étal, où le moindre escogriffe est acheteur, bing! tu reçois la botte au milieu du poitrail. Tu gémis, tu te sens prêt à tomber, tu as des fonds en caisse, tu

espères guérir, tu rachètes tes propres actions; elles remontent. Vain espoir! Les gens à l'affût, par cent moyens tranquilles, apprennent bientôt que tu n'as plus le sou ; et se ruant vers toi, ils te coupent la gorge. Le drame est terminé.

BERTIN.

Brrr !

GEORGES.

Désires-tu savoir, maintenant, au nom de quel pieux motif on t'a mené d'existence à trépas!

BERTIN.

Est-ce utile? Je suis mort.

GEORGES.

Parce qu'on a eu peur, parce que tu menaçais d'être un Monsieur, d'accaparer au préjudice d'autres accapareurs; mon cher, parce qu'il n'y a pas de place au soleil pour tout le monde, quoiqu'on rabâche.

BERTIN.

Hélas!... Oui, toujours on a vu, on voit, on verra des floueurs et des floués, et même des floueurs floués. Seulement, hors de ce lieu, c'est moins malpropre, les sommes n'étant pas rondelettes, coagulées. Puis on se bat d'homme à homme, de famille à famille, sans les milliers de pauvres dupes dont ce ramassis-là, (Montrant les gens qui l'entourent,) culbute les rêves de pitance.

GEORGES.

Plus bas donc! (S'adressant à un monsieur qui passe) Docteur... ça dégringole encore, la banque catholique ?

LE DOCTEUR.

Sept cent. Ce n'est pas drôle !

GEORGES.

Mâtin ! une baisse de quatre cents francs ! et il n'est que deux heures ! Quel désastre !

BERTIN.

Entrons-nous dans la cage des tigres ?

Il ferme son album.

GEORGES.

Entrons.

Ils entrent dans la Bourse.

SCÈNE II

LA FOULE, UN SECOND INDIVIDU, 1er, 2e VIEUX MONSIEUR

VOIX DIVERSES.

D. A sept, huit, j'ai vingt mille ex. R. A sept huit, je prends. D. Dont demi je prends l'ex. R. Dont demi j'ai l'ex.

1er VIEUX MONSIEUR.

Alors, cette jolie Américaine a lâché Tamisey ?

2e VIEUX MONSIEUR.

Oui, mon cher, sans aucune vergogne.

SCÈNE III

LES MÊMES, TAMISEY, LAFONTAS, GUILLAUME.

Un murmure les accueille.

GUILLAUME, crânement.

Eh ! bien, quoi ?

On se tait.

TAMISEY, triste.

J'éprouve le besoin de marcher, de respirer. A tout à l'heure.

Il échange une poignée de main avec Guillaume, salue un groupe et sort.

SCÈNE IV

LAFONTAS, GUILLAUME, LA FOULE, 1er ET 2e COURTIER.

GUILLAUME, furieux.

Grotesques, ces machines-là ! Sacrebleu ! juste au moment où le père Tamisey allait m'accorder sa fille, la baisse qui commence !... Et elle n'arrête plus ! et les dépôts s'épuisent ! Mais la banque est robuste, dites, Lafontas...

LAFONTAS.

Il y a de l'argent ! Nous avons de l'argent. On se rebiffera.

GUILLAUME.

Bientôt ?

LAFONTAS.

Bientôt.

GUILLAUME.

Quand ?

LAFONTAS.

Je n'étais pas au dernier conseil ; je ne saurais vous répondre.

GUILLAUME.

J'ai une envie folle de vendre mes actions, tout de suite !... Qu'est-ce que vous en pensez ?

LAFONTAS.

Dame !... La prudence...

1[er] COURTIER, l'accostant, lui montrant sa cote.

Huit cent.

Il s'en va.

GUILLLAUME.

Elles remontent. Ma foi tant pis ! je garde. (Perplexe.)Oui, mais... les agents de change qui, avant le coup de cloche d'ouverture, dans leur cabinet, offraient nos titres à tour de bras !

LAFONTAS.

Ça ne prouve pas grand'chose.

GUILLAUME.

Si je suis ruiné cependant, il est clair que Tamisey ne me donnera point sa fille.

LAFONTAS.

Oh ! très clair.

Il salue du bras vers les lointains.

GUILLAUME.

Qui saluez-vous ?

LAFONTAS.

Kate, en voiture. Vous ne la voyez pas à droite contre la grille ?

Il lui lance un geste ; tout marche mal.

2e COURTIER, montrant sa cote.

650. Nous sommes à 650.

Il s'en va.

GUILLAUME.

Flûte ! Je rentre. Vous restez ?

LAFONTAS.

Oui.

Guillaume retourne dans la Bourse. Un silence, durant lequel des gens continuent à sortir de la Bourse, à y rentrer, quelques-uns très vite, dans l'immense murmure qui règne.

SCÈNE V

LAFONTAS, BERTIN, etc.

LAFONTAS, à Bertin qui passe contre lui.

Bertin !

BERTIN, s'arrêtant.

Quoi ?

LAFONTAS.

Bonjour. (Il lui tend une main que celui-ci n'accepte pas.)

Je suis heureux de te rencontrer... pour t'offrir mes excuses.

BERTIN.

Tiens!

LAFONTAS.

De plates excuses.

BERTIN.

Soit!

Un silence embarrassé.

LAFONTAS.

Comment es-tu ici?

BERTIN.

Par curiosité.

LAFONTAS.

Oh! l'original personnage, qui vient à la Bourse par curiosité! J'y tremble d'émotion, moi.

BERTIN.

Tu n'en as pas l'air.

LAFONTAS.

C'est que je suis heureux de te voir! Bis repetita placent.

BERTIN.

En effet, tu me tutoies aujourd'hui.

LAFONTAS.

On ne s'était pas tutoyé, lorsque...

BERTIN.

Non. Il est même difficile d'être... anglais comme tu le fus vis-à-vis Georges et ton serviteur, cet après-midi-là.

LAFONTAS.

J'avais la fièvre... (Avec une effusion vraie.) Ah ! mon vieux Bertin !... Mais oui, je t'assure, ta vue me réchauffe, me ramène au bon temps. Voyons ! donne-moi une poignée de main, une franche, une solide, pareille à celle qu'on échangeait au retour des vacances, jadis.

BERTIN, lui donnant la main.

Va pour la poignée de main !

LAFONTAS.

Si tu savais combien je me moque de la Bourse, et des gens de Bourse, au fond !

BERTIN.

Il y a de quoi.

LAFONTAS.

Et si tu connaissais nos jalousies, nos haines !

BERTIN.

Dans les arts, c'est la même chose.

LAFONTAS.

Tant que la banque catholique a été prospère, pas de courbettes, pas de génuflexions, pas de sourires dont je ne fusse la cible. Mais, à présent...

BERTIN.

Alors, n'est-ce pas, tu t'es dit : mieux vaut encore Bertin que ces louches cocos ?

LAFONTAS.

Es-tu ombrageux donc !

BERTIN.

Oui, mais point rancunier, je m'en flatte.

LAFONTAS.

Prouve-le. Qu'est-ce que tu avais l'intention de faire, ce soir ?

BERTIN.

D'échouer en une brasserie, comme d'habitude, et de vomir le talent des autres.

LAFONTAS.

Eh! bien, dînons ensemble.

BERTIN.

Où te retrouverai-je ?

LAFONTAS.

Ne me quitte pas. Inutile de se quitter.

BERTIN.

C'est que... de deux à sept, je vais te désillusionner sur mon compte.

LAFONTAS.

Bah ! mon vieux. Sitôt la Bourse close, nous filons à la Banque. J'ai des cigares dans mon bureau; tu me permets d'expédier quelques affaires ; ma femme vient nous prendre; et, vers six heures au plus tard, je suis à toi, prêt à t'offrir une mixture apéritive, puis des mets extra-succulents.

1[er] COURTIER, s'approchant de Lafontas et lui montrant sa cote.

Trois cent, monsieur. J'en reste épouvanté.

LAFONTAS.

Diable !

Le courtier disparait.

BERTIN.

Ça ne se relève pas, hein ?

LAFONTAS.

Non.

Un court silence.

BERTIN.

Tu perds beaucoup ?

LAFONTAS.

Moi ? pas un centime.

BERTIN.

Hé ! alors, il ne faut point t'attrister, mon camarade.

LAFONTAS.

Je ne suis pas triste. J'écoute seulement, et mes nerfs se glacent... comme s'il allait m'arriver quelque chose.

BERTIN.

Que veux-tu qu'il t'arrive ?

LAFONTAS.

N'importe ! cela m'irait assez de rentrer chez moi.

BERTIN.

Rentrons.

LAFONTAS.

Impossible ! (Un court silence.) Dis donc... tu ne

saurais pas une bonne blague, énorme? une blague telle qu'autrefois, à Versailles. Les pions eux-mêmes se roulaient.

BERTIN.

Si; mais les blagues, malheureusement, pour qu'on se roule, doivent jaillir d'emblée. On ne se les arrache pas de la gorge.

LAFONTAS, regardant autour de lui.

C'est drôle! tout me semble d'un gris, d'un terne, depuis un moment. Et j'ai la tête légère, comme bien au-dessus de mes épaules...

SCÈNE VI

LES MÊMES, TAMISEY, etc.

TAMISEY, frappant sur l'épaule de Lafontas.

Rien de neuf?

LAFONTAS.

Trois cent.

TAMISEY.

Aïe! aïe! aïe!

LAFONTAS, présentant Bertin.

Monsieur Jean Bertin, un de mes meilleurs amis.

TAMISEY, sans entendre.

Ma foi, je regagne la corbeille.

LAFONTAS.

Du courage!

TAMISEY.

Venez.

LAFONTAS.

Je vous rejoins.

Tamisey quitte Lafontas.

SCÈNE VII

LAFONTAS, BERTIN, etc., puis UN CAPITAINE, UN GARDE MUNICIPAL, UN INDIVIDU.

BERTIN.

Quelle chic toile il y aurait à faire ici, cependant! Mais on ne rendrait pas tout. Il n'y a que l'écriture qui puisse peindre ça.

LAFONTAS, ouvrant son pardessus.

Tu n'as pas trop chaud?

BERTIN, relevant son collet.

J'étouffe.

LE CAPITAINE, aux mains du municipal.

Lâchez-moi! Je vous ordonne de me lâcher!

LE MUNICIPAL.

Taisez-vous. Assez de scandale!

LE CAPITAINE, se débattant.

Je suis chevalier de la légion d'honneur, ancien officier, et je répète que la plupart de ces gens-là sont des filous, des canailles, de vraies canailles!

LE MUNICIPAL.

Taisez-vous! Taisez-vous!

Il l'emmène, et, à la cantonade, le capitaine crie encore : des canailles, de vraies canailles.

BERTIN.

La vérité sort de la bouche des vieux légionnaires.

LAFONTAS.

Tu as raison. Vois-tu, si on apprenait un jour ce qui se trame d'infâmies, de crimes, dans cette boîte, au long de cette boîte, par et à cause de cette boîte!

UN INDIVIDU, **très pâle, sorti de la Bourse, et passant près d'eux.**

Je n'ai plus qu'à me tuer. Je me tuerai.

BERTIN.

Tu as entendu?

LAFONTAS.

Oui.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GUILLAUME, ÉDOUARD, etc.

ÉDOUARD, **entre ses dents, à Lafontas.**

Cent cinquante! Les actions, nos actions tombées à cent cinquante! Tonnerre!

GUILLAUME.

Vous êtes sûr que la banque se rebiffera bientôt, demain?

LAFONTAS.

Sûr ! sûr ! attendez une décision du conseil, après la Bourse. Il a peut-être changé d'avis, le conseil, depuis hier.

GUILLAUME.

Le diable vous emporte, avec votre banque catholique ! Vous ne pouviez pas me dire cela positivement tout à l'heure ? J'aurais vendu.

ÉDOUARD.

Et on en sortait, presque indemne !

Un silence.

GUILLAUME.

Répondez, au moins, quand on vous parle.

LAFONTAS.

Répondre à qui ?

GUILLAUME.

Vous êtes là, en bois ! On croirait que vous n'êtes pas dans le même pétrin que nous !

LAFONTAS.

Voyons ! est-ce ma faute si vous êtes dans le pétrin ?

ÉDOUARD.

Certes ! puisque nous avons eu confiance en vous, en votre fameuse idée !

LAFONTAS.

Notre association n'existe plus, donc, laissez-moi tranquille. (A Bertin.) Quels farceurs !

GUILLAUME.

Tâchez d'être poli, n'est-ce pas ?

LAFONTAS.

Poli ! poli ! Vous m'agacez à la fin ! Vous n'êtes pas des hommes sérieux ! Que n'avez-vous vendu, il y a un mois ? vos profits eussent été considérables. Mais non, les Davannes espéraient plus encore ! Il fallait aux Davannes le Pactole !

GUILLAUME.

Vous avez vendu, vous, il y a un mois ?

LAFONTAS.

Parbleu !

ÉDOUARD.

Ruinés ! Nous sommes ruinés, seuls, Guillaume !

GUILLAUME.

Ah ! Vous avez vendu, sans nous prévenir...

LAFONTAS.

Pourquoi vous aurais-je prévenus ?

GUILLAUME.

Eh bien, tenez !

Il le soufflette; le chapeau de Lafontas tombe ; on s'assemble autour d'eux. Bousculade, cris. Un jeune homme enfonce le chapeau d'un vieux monsieur.

ÉDOUARD.

Frappe, Guillaume, frappe.

Il veut s'élancer sur Lafontas.

BERTIN, **le retenant.**

Vous, la paix ! C'est affaire entre ces deux messieurs.

DES VOIX.

Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Un grand silence.

GUILLAUME, **à Lafontas.**

Vous avez mon adresse ?

LAFONTAS, **les larmes aux yeux, à qui on a remis son chapeau, et qui le brosse.**

Oui, mais... Guillaume...

On murmure.

BERTIN, **bas, le poussant du coude.**

Allons ! sapristi !

GUILLAUME, **tendant sa carte à Lafontas.**

Au cas où vous l'auriez oubliée...

LAFONTAS, **prenant la carte, se coiffant.**

Ce soir, vous aurez de mes nouvelles.

Et il se dirige vers l'entrée de la Bourse, au bras de Bertin. Les cris recommencent.

ACTE V

Un petit salon très élégant, chez Lafontas. Deux portes, à gauche. Une cheminée à droite, entre deux autres portes. Du feu.

SCÈNE PREMIÈRE

KATE, BERTIN, CATHERINE, ABEL.

Tous ont l'air triste. Kate écoute à la première porte de gauche, et Catherine, Bertin, Abel sont assis près de la cheminée.

KATE.

On chuchotte... La confession tarde. (Elle descend jusqu'à Bertin.) Je suis d'une inquiétude!... Je n'aime pas, quand les malades s'occupent de leurs péchés... Puis, cette blessure, dont le docteur n'a point voulu répondre !

BERTIN.

Il va revenir?

KATE.

Oui, bientôt.

CATHERINE.

Oh! ces Davannes, je les méprisais d'avance.

KATE.

Quelle idée aussi, de se battre, lorsque d'habitude on ne fréquente pas les salles d'armes!

BERTIN.

L'affront avait été public, madame; Lafontas ne pouvait se dispenser...

KATE.

Où se sont-ils battus, monsieur Bertin? Racontez-nous le duel, je vous prie.

BERTIN.

Mon Dieu, il s'est effectué comme tous les duels! Aucun moyen d'arranger les choses n'existant, les témoins de monsieur Davannes, Georges, moi, nous avons fait le nécessaire; et ce matin, la rencontre a eu lieu au Bois de Boulogne. Les combattants ont mis redingote et gilet bas; nous, témoins, avons tiré les épées au sort, puis : allez messieurs! Et Lafontas, monsieur Davannes sont tombés en garde. Ça n'a guère été long! Pas une reprise! Une, deux, et votre mari a reçu un coup d'épée, là. (Il désigne les environs du foie.) L'honneur était sauf, l'insulteur triomphant. Il y avait un petit chien noir qui nous examinait, les oreilles droites, la queue en trompette; mais, dès que Georges, le médecin et moi nous nous précipitâmes vers Lafontas défaillant, il s'est sauvé à belles jambes. Ce n'était pas un gaillard, comme nous. Voilà, Madame; vous connaissez la suite.

KATE.

Pauvre Henri!

SCENE II

LES MÊMES, UN PRÊTRE.

Il est vieux, et sort de la chambre du blessé, son chapeau à la main. Immédiatement, Abel le remplace.

LE PRÊTRE.

Mesdames, monsieur... (Un court silence,) sa confession terminée, monsieur Lafontas m'a prié d'avertir toutes les personnes ici présentes qu'il a beaucoup usé de l'argent des autres, ces derniers temps, mais que, plein de remords, il veut restituer, le plus tôt possible.

Il s'incline, sort lentement ; un silence.

SCÈNE III

BERTIN, KATE, CATHERINE.

KATE, avec aplomb.

Qu'est-ce ?... Je tâche de comprendre.

BERTIN, abasourdi.

Veuillez m'excuser, madame... un travail urgent, modèle. Je repasserai ce soir.

KATE.

A ce soir donc, monsieur ; et votre main. (Ils échangent une poignée de main, à l'américaine.) C'est de cœur, pour le service rendu.

BERTIN, au moment de sortir.

Quand ils me reverront !

Il sort.

SCÈNE IV

KATE, CATHERINE.

Un silence, durant lequel Kate, à la porte de Lafontas, regarde, puis revient.

KATE.

Il se calme... Il ferme les yeux... (Larmoyante.) Comme c'est aimable à vous et à votre fils, madame Catherine, d'être accourus sitôt l'accident! (Un court silence.) Vous avez compris ce que baragouinait le prêtre ?

CATHERINE.

Sans doute.

KATE.

Eh ! bien ?

CATHERINE.

Cela vous inquiète... aussi ?

KATE.

Je l'avoue.

CATHERINE.

Cependant, puisque la fortune d'Henri ne lui appartient pas, il n'est que juste de la rendre.

KATE.

A qui ?

CATHERINE.

A ses légitimes possesseurs.

Elle se lève, et à son tour, va jeter un coup d'œil sur Lafontas.

KATE.

Où ? Dans quelle rue ? A quel numéro, madame ? En affaires, on ne peut pas toujours connaître l'adresse de Paul et de William. J'ajouterai plus : on ne doit pas la connaître; car, au fond, Paul et William ne méritent aucune sympathie. Ils jouent et trichent les premiers. L'argent n'a rien de cordial, l'argent est à ceux qui l'attrapent. Et véritablement, s'il fallait remonter à ses honnêtes, à ses chastes, à ses légitimes possesseurs, comme vous les qualifiez, de poche en poche, de griffe en griffe, pouh ! quelquefois, il y aurait trois siècles qu'ils sont morts.

CATHERINE.

On donne aux pauvres.

KATE.

Ne serait-ce pas devenir pauvre soi-même. Autant conserver.

CATHERINE.

Chut !

KATE.

Il se plaint ? **(Elles vont toutes les deux à la porte de Lafontas, l'ouvrent.)** Non... Abel me fait signe qu'il dort.

Elle referme la porte

CATHERINE.

Cinq minutes! Le docteur avait demandé cinq minutes, l'homme exact! Nous lui montrerons la pendule.

KATE.

Tous pareils, les docteurs, insupportables!

Un silence.

CATHERINE, *s'asseyant.*

Ah! J'avais bien besoin de ce surplus d'ennuis!

KATE.

Chacun son fardeau.

CATHERINE.

Soit! Mais il est des fardeaux tellement lourds à certains!

KATE.

Pourquoi? Le savez-vous?

CATHERINE.

En ce qui me concerne, oui, je sais pourquoi.

KATE.

Dommage! il vaut mieux ne pas savoir. On reste dans le vague...

CATHERINE.

Et l'on se trouve dupe, merci! L'unique diversion à la souffrance est au contraire de savoir par qui l'on souffre... et de haïr.

KATE.

Oh! madame. (*Un silence.*) Alors, vous me détestez?

CATHERINE.

Certes ! Je vous déteste. Comme on est lâche ! J'aurais dû me fâcher au lieu de pleurer, le jour où j'ai découvert que vous et lui... Mais non, je n'en ai pas eu la force, malgré son ingratitude. Il est resté mon ami, du moins. (Elle s'émotionne.) Une ou deux fois, je l'ai vu s'attendrir en me regardant... Il est faible de caractère, a continué de protéger mon fils... Et, Seigneur, vous l'avez déjà puni ! je n'avais souhaité aucune revanche.

KATE.

J'en suis sûre. Vous êtes une excellente femme.

CATHERINE.

De celles qu'on abuse.

KATE.

Moi ? Je ne m'explique seulement pas de quelle manière la chose est arrivée.

CATHERINE.

Avec l'argent, qui souille, dénature.

KATE.

Peut-être.

CATHERINE.

Hélas !

Elle se lève et de nouveau va écouter à la porte de Lafontas.

KATE.

Il repose encore ?

CATHERINE.

Oui.

Un court silence.

KATE.

Remarquez-vous ? Personne n'envoie chercher de ses nouvelles. (Pleurant soudain.) Pourvu qu'il ne meure pas ! je serais trop coupable.

CATHERINE, les larmes aux yeux.

Vous ?... Comment ?

KATE.

Ce n'est pas mon secret.

CATHERINE

Mon Dieu, mon Dieu, être ainsi dans les transes, pour un homme dont on ignore tout, après avoir tout su !

KATE.

Et moi qui devais conduire mademoiselle Tamisey au Louvre, à trois heures !

Elle n'arrête point de pleurer.

CATHERINE, entre ses dents.

Ce médecin est d'une inexactitude !

Court silence.

KATE.

Décidément, non, madame Catherine, avec la meilleure volonté du monde, Henri ne pourra pas restituer.

CATHERINE, impatientée.

Eh bien! il ne restituera pas.

SCÈNE V

LES MÊMES, LA FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Monsieur le docteur.

Elle sort.

SCÈNE VI

KATE, CATHERINE, LE DOCTEUR.

KATE.

Oh ! docteur, nous commencions à vous maudire.

LE DOCTEUR, ôtant ses gants.

Rien de nouveau, je suppose ?

KATE.

Rien.

LE DOCTEUR.

Notre malade ?

KATE.

Il dort.

LE DOCTEUR.

Sa blessure ?

KATE.

Quand on a introduit le prêtre, voilà un moment les linges étaient rouges.

LE DOCTEUR.

Un prêtre ?

Il sourit dans sa barbe.

KATE.

Ordre de monsieur Lafontas.

LE DOCTEUR.

Vous êtes-vous procuré du chloroforme ?

KATE.

Oui, docteur.

LE DOCTEUR, tâtant sa poche.

J'ai mes instruments...

CATHERINE.

Il y a donc une opération à faire ?

LE DOCTEUR.

Insignifiante : agrandir un peu la plaie, pour me rendre compte. Voyons, mesdames, qui de vous a le cœur solide ?

KATE.

Hum !

LE DOCTEUR.

J'exige une aide.

KATE, à Catherine.

Abel.

CATHERINE.

Il est si jeune !

LE DOCTEUR, à Kate.

Venez, Madame.

Ils entrent chez Lafontas.

SCÈNE VII

CATHERINE, puis ABEL.

CATHERINE, allant s'asseoir dans un fauteuil, puis se bouchant les oreilles.

Comme ça, je ne l'entendrai point crier.

Un silence ; Abel sort de la chambre.

ABEL.

Qu'as-tu, maman ?

CATHERINE.

Je me bouche les oreilles, pour ne pas entendre.

ABEL.

Entendre quoi ? On va le chloroformer. D'ailleurs, j'ai quelque chose à te dire.

CATHERINE.

Une chose sérieuse ?

ABEL.

Très sérieuse. (La regardant bien en face.) Tu n'as pas l'air heureux. (Protestation de Catherine.) Non, non, tu n'as plus ton visage d'autrefois.

CATHERINE, essayant de plaisanter.

J'ai enlaidi ?

ABEL, **gentiment.**

Maman, tu es une hypocrite.

CATHERINE, **haussant les épaules.**

Et vous, mon fils, une sainte-nitouche qui se mêle d'inventer...

ABEL.

Maman, tu as des chagrins.

CATHERINE.

Quels chagrins aurais-je?...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, KATE.

KATE.

Vite ! vite ! madame ; nous avons besoin de vous.

Catherine se lève rapidement, rejoint Kate; la porte du malade se referme.

SCÈNE IX

ABEL, puis LA FEMME DE CHAMBRE.

ABEL.

Elle essaie de mentir, de plaisanter ; mais, quelque intime souffrance la tenaille et la mine. J'en ai la conviction.

LA FEMME DE CHAMBRE, avec une lettre sur un plateau.

Pour monsieur.

ABEL.

Pour moi ?... Tiens !

Il prend la lettre, la regarde. La femme de chambre sort

SCÈNE X

ABEL, seul.

Il ouvre la lettre et lit.

Monsieur,

« Votre mère a été, est peut-être encore la maîtresse du sieur Lafontas... » (Il commence de trembler, et sa voix change de timbre. Relisant :) Votre mère a été, est... la maîtresse... » (Un silence.) Allons ! allons !... du calme ! (Battant des paupières et continuant de trembler.) Un billet anonyme, on s'en moque... on le brûle. (Il ne brûle rien.) O maman ! maman ! (Il s'évanouit presque, se reconquiert.) Le coup part des Davannes... Ils voulaient achever l'homme qui est là. Je devine... S'ils se figurent que je vais les croire, et servir leurs basses rancunes ! Ah ! non, je ne suis point assez naïf, assez bête... (Atterré soudain, les yeux fixes.) Pourtant... (Il tombe sur un canapé, et demeure une minute comme pétrifié.) Je ne tiens plus sur mes jambes.

SCÈNE XI

ABEL, CATHERINE.

ABEL, se redressant.

Maman !

CATHERINE.

Quoi, mon Abel ?... Te voici tout drôle... Qu'est-ce que ce papier, dans ta main ?

ABEL.

Une lettre des Davannes.

CATHERINE, inquiète.

Montre.

ABEL.

Mais je ne les crois pas, tu sais ! On ne croit pas les Davannes ! Ils en seront pour leur fiel !

CATHERINE.

Donne, mon enfant, donne.

ABEL, repliant la lettre.

Bah ! une méchanceté... inutile.

CATHERINE.

Une méchanceté ?

ABEL.

Qu'ils désiraient faire à monsieur Lafontas... et à nous.

CATHERINE, de plus en plus inquiète.

A nous ?

ABEL.

Oui, parce que nous sommes de la maison, parce qu'ils seraient fiers de nous brouiller les uns avec les autres.

Il met la lettre dans sa poche.

CATHERINE.

Je suis curieuse de voir ça. Montre.

ABEL, bourru.

Non, maman. Ils prétendent... (Avec chaleur, malgré lui), que monsieur Lafontas est un drôle, un misérable.

CATHERINE.

Ah !

Un court silence. Elle va s'asseoir au coin du feu.

ABEL, tâchant de se rattraper.

Monsieur Lafontas, un drôle ! un misérable ! je te demande un peu.

CATHERINE.

Viens t'asseoir, Abel.

Elle lui désigne un siège, à côté d'elle.

ABEL.

Tout-à-l'heure.

CATHERINE.

Comment ! tu refuses de m'embrasser ?

ABEL.

Je n'avais pas compris.

Il s'approche d'elle.

9



CATHERINE, lui tendant la joue.

Eh bien ?

ABEL, il se penche, se relève aussitôt.

Tout-à-l'heure... Je suis mal à mon aise.

CATHERINE.

Mal à ton aise ?

ABEL.

Très mal. (Il essaie de lutter contre sa hantise, n'y arrive point.) Et puis... et puis... là, froidement... je n'ai pas le courage de t'embrasser... je ne dois plus t'embrasser.

CATHERINE.

Pourquoi ?

ABEL.

Mais...

Il fond en larmes.

CATHERINE.

Voyons ! mon enfant, la lettre, la lettre ! Il est d'une importance capitale...

ABEL, d'une voix hoqueteuse.

Tu as raison !... de la dernière importance... Je n'en peux plus... Je veux savoir aussi. (Il fouille dans sa poche, les mains fébriles, et en retire la lettre.) Tiens ! lis, dépêche-toi de lire... Est-ce vrai ?

CATHERINE, qui a lu.

Mon Dieu !

ABEL.

Est-ce vrai ?

CATHERINE.

Oh ! les vilaines gens !

ABEL.

Réponds-moi.

CATHERINE, froissant la lettre et la jetant au feu.

Ce n'est pas vrai, Abel.

ABEL.

Jure-le.

CATHERINE.

Je t'en prie....

ABEL.

Jure-le.

CATHERINE.

Je t'en supplie...

ABEL, avec dégoût.

Ah ! parbleu ! je me doutais !

CATHERINE.

Abel... Si tu savais combien j'ai souffert !

ABEL.

Tant mieux !

CATHERINE.

Ne dis pas cela, mignon, ne le dis pas. Toujours, je me suis montrée bonne pour toi.

ABEL, élevant le ton.

Par quel moyen me le rappeler, sans me rappeler en même temps...

CATHERINE, **indiquant la chambre de Lafontas.**

Prends garde ! Ils nous entendraient.

ABEL, **plus bas, les dents serrées.**

Non ! mais c'est à mourir de chagrin ! Je t'aimais d'un tel cœur !

CATHERINE.

Mon chéri...

ABEL.

Je t'imaginais vertueuse, pleine de dignité !

CATHERINE, **sanglotant.**

Pardonne-moi ; essaie de m'aimer encore.

ABEL.

Il ne fallait pas m'introduire chez ton am...

CATHERINE.

Tais-toi.

ABEL.

Il ne fallait pas m'infliger sa protection.

CATHERINE.

J'ai eu tort.

ABEL.

Il fallait vivre honnête, orgueilleuse... considérer que les petits grandissent, peuvent s'apercevoir, un jour...

CATHERINE.

Oui, Abel.

ABEL.

Et tu n'aurais point souffert ; et tu ne serais point dans ce milieu étranger, honteuse, pitoyable, n'osant plus me regarder en face. (Un court silence.) Ah ! ça, ton intention n'est pas de rester ici, je pense ?

CATHERINE.

Commande, j'obéirai. (Avec un redoublement de larmes.) Mais pardonne, pardonne ! J'ai enduré le martyre ! Sois généreux ; promets-moi d'oublier... Tu es jeune, mon fils, tu ne connais pas toutes choses. L'existence te ménage des surprises. Il vaut mieux consoler, vois-tu, que de réduire au désespoir. Beaucoup de fautes sont douloureuses. Ah ! mignon, je t'ai si bien aimé, gâté, quand tu marchais à peine, si bien défendu contre les maladies. Pardonne. Les enfants ne rendent pas à leurs mères tendresse pour tendresse. C'est tard qu'ils ouvrent les yeux. Et quelquefois, les pauvres abandonnées ont perdu patience.

ABEL.

Maman...

CATHERINE.

Tu m'as appelée maman ! Tu as dit maman, de nouveau ! Laisse-moi... (Elle lui embrasse les mains.) Je suis contente que les Davannes, que tu saches enfin... Comme cela, il n'y aura plus de mensonge entre nous, plus un mensonge ! Quel bonheur !

ABEL.

Ne pleure pas.

CATHERINE.

J'avais un tel besoin de pleurer !

ABEL.

Partons.

CATHERINE.

Tu vas être malheureux, Abel, car je ne possède rien. On ne m'a pas rendu...

ABEL.

Nous travaillerons, maman.

SCÈNE XII

LES MÊMES, KATE, LE DOCTEUR.

A l'entrée de Kate et du docteur, Abel et Catherine se rapprochent l'un de l'autre; et ils dissimulent leurs yeux rougis, leurs faces tuméfiées, Abel de dos, Catherine avec son mouchoir.

LE DOCTEUR.

J'ai d'abord craint que la blessure ne fût profonde; mais elle n'a aucune gravité. Je le répète. Dans une quinzaine, monsieur Lafontas sera debout.

KATE.

Merci, Docteur.

LE DOCTEUR.

Désirez vous que j'envoie une garde?

KATE.

S'il vous plaît.

Ils passent.

SCÈNE XIII

ABEL, CATHERINE.

CATHERINE.

Tu as entendu, Abel?... Aucune gravité. La blessure n'a pas de gravité. (Elle pousse un soupir de soulagement.) Quand tu voudras partir?

ABEL.

Tout de suite.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, KATE.

KATE.

Je le trouve adroit, ce docteur, expéditif. Et il me ressemble! les prêtres l'horripilent.

CATHERINE, à Abel.

Mon chapeau, mon manteau.

Abel sort.

SCÈNE XV

KATE, CATHERINE.

KATE.

Vous sortez?

CATHERINE.

Oui.

KATE.

Mais vous reviendrez de bonne heure, n'est-ce pas ?

CATHERINE.

Pardon, madame ; je ne reviendrai plus.

KATE.

Hein ?

CATHERINE.

Je ne reviendrai plus. Nous l'avons décidé, mon fils et moi.

KATE.

Sans le conseil de personne ? sans un mot à Henri ?

CATHERINE.

Qu'est-ce que vous voulez ! Mon fils...

KATE.

Votre fils ! Votre fils !

CATHERINE.

Il sait tout, madame. Pendant que vous étiez dans cette chambre, une lettre des Davannes lui a tout appris.

KATE.

Ils me la paieront, leur lettre.

CATHERINE.

Excusez-moi auprès de... monsieur Lafontas... et soignez-le bien.

SCENE XVI

LES MÊMES, ABEL.

ABEL, avec le chapeau, le manteau. A Catherine.

Mets ton chapeau.

Elle le met très vite.

KATE.

Si jamais vous avez besoin de nous?

ABEL.

Nous n'aurons jamais besoin de vous, madame. (Rudement). Allons! maman.

CATHERINE.

Je suis prête.

Elle salue Kate.

KATE.

Adieu, adieu.

Abel et Catherine sortent.

SCENE XVII

KATE, puis L'INCONNU.

KATE, elle se dirige vers la porte de Lafontas.

Je devrais me réjouir : nous voilà débarrassés! mais je suis triste quand même... et cette Cathe-

rine aussi est triste. (Un court silence.) Il y a des ennuis que l'on regrette, des ennuis qui ne se remplacent pas.

L'INCONNU, introduit par la femme de chambre.

Madame.

KATE.

Ah! monsieur Baker. J'attendais votre visite.

L'INCONNU.

Je sors de la Bourse, où le krack se termine. Lafontas?

KATE.

Une piqûre d'aiguille, monsieur Baker, une bagatelle! Mais il a eu peur de mourir, figurez-vous! a réclamé un prêtre, et ce coquin de prêtre veut qu'il restitue notre argent, tout l'argent gagné ces temps-ci.

L'INCONNU.

Soyez tranquille, madame, il ne restituera rien, puisqu'il doit guérir. A qui restituerait-il, d'ailleurs?

KATE.

Oui, je me le demande.

L'INCONNU, avec une certaine raideur méprisante.

Restituer? Baste, Madame. Sitôt notre homme debout, vous l'épouserez; nous tiendrons nos promesses; peut-être ferez-vous souche de braves gens, qui sait! En tout cas, l'oubli est inévitable, croyez-moi, et Paris se refermera derrière vous

sans aucune trace de cette petite, grande, et, comment dirai-je? audacieuse? non, coutumière aventure. (Au public.) Mesdames et Messieurs, vous êtes avertis une fois de plus; j'ai l'honneur de vous saluer.

Imprimerie de l'Ouest, A. NÉZAN, Mayenne

Paris. — Imprimerie L. MARETHEUX, 1, rue Cassette. — 3102.









